Le Français

et

la guerre de 1915

Ce que disent les journaux français

1916

R

Dr. Rudolph

Le Français et la guerre de 1915

Ce que disent les journaux français



OTTO NEMNICH
VERLAG
LEIPZIG - MÜNCHEN

Von der Presseabteilung des Stellv. Generalkommandos des XVIII. Armeekorps in Frankfurt a. Main zur Veröffentlichung zugelassen.

Von der Presseabteilung des Stellv. Generalkommandos des XIX. Armeekorps (2. K. S.) in Leipzig zur Veröffentlichung zugelassen.

Vorwort.

Konnten sich vielleicht die Franzosen im ersten Kriegsjahre trotz ihrer schweren Niederlagen in Belgien und in ihrem eigenen Lande noch mit der Hoffnung trösten, am Ende doch vermöge der riesigen Übermacht ihrer Verbündeten über das mächtige Deutsche Reich und seine Bundesgenossen zu triumphieren, so glauben heutzutage einsichtige Beurteiler der Lage auch bei ihnen nicht mehr an einen militärischen Sieg der Entente. Nicht so die große Masse des Volkes. Es ist geradezu erstaunlich, mit welcher Zähigkeit man hier, angesichts der gewaltigen deutschen Siege und angesichts der Tatsache, daß unsere Truppen tief in Feindesland stehen, an dem Glauben festhält, Frankreich und England müßten siegen. Natürlich wird diese Leichtgläubigkeit der urteilslosen Menge eifrig genährt und ihr Haß gegen Deutschland und alles, was deutsch ist, durch die führenden Kreise unablässig geschürt. Denn die verantwortlichen Politiker und die von ihnen abhängige Presse halten einen günstigen Ausgang noch immer für möglich. Freilich soll dieser „Sieg" nicht auf den Schlachtfeldern, sondern vor den Markthallen und Lebensmittelläden in Deutschland selbst erfochten werden, d. h. wir sollen durch die englische Blockade so von allem entblößt und ausgehungert werden, daß wir schließlich zu Kreuze kriechen und uns den überall von uns geschlagenen Verbündeten auf Gnade

und Ungnade ergeben. Wie töricht diese Hoffnung ist, wissen wir alle; aber um so interessanter ist es für uns, ihre Äußerungen zu vernehmen. Jedenfalls lehrt uns die französische Presse in der Kriegszeit, objektiver und vernünftiger über den französischen Nationalcharakter und über den Durchschnittsfranzosen selbst zu urteilen, als wir es in der langen Friedenszeit vorher getan haben.

Daher habe ich mich nach der großen Verbreitung, die das erste das Jahr 1914 behandelnde Bändchen gefunden hat, entschlossen, auch für das Jahr 1915 Zeitungsstimmen zusammenzustellen; und sie sind in vieler Hinsicht weit interessanter als jene.

Zugleich möchte ich an dieser Stelle einem Irrtum entgegentreten, der sich — unbegreiflicherweise übrigens — bei manchen Lesern des ersten Bändchens eingeschlichen hat. Daß Zeitungsnachrichten, zumal in der Erregung des Krieges geschrieben, eine hervorragend geistbildende Lektüre sind, glaubt wohl niemand im Ernste, am allerwenigsten der Herausgeber selbst. Aber sie liefern einen wertvollen Beitrag zur Völkerpsychologie, sie wirken aufklärend und regen zum Nachdenken an, sie fördern die Kenntnis fremden Volkstums und stärken unser Nationalgefühl. So wollen sie verstanden werden, und zu diesem Zweck sind sie gesammelt worden.

Dr. **Rudolph.**

La paix qui ne change rien.

Les pessimistes font des prévisions, à notre avis, déraisonnables. Dans quelque temps, d'après eux, les Allemands, bien que refoulés sur leur territoire, se battraient encore avec acharnement. Les Allemands seraient sur la défensive à la fois à l'Est et à l'Ouest. Hommes, munitions, matériel, argent, subsistances, tout serait raréfié: les mois passeraient sans conclusion décisive de part ou d'autre, et alors s'élèverait de partout un immense sentiment de misère et de lassitude qui forcerait les gouvernements à conclure la paix.

Que serait cette paix?

Peu de chose. C'est-à-dire une chose triste. C'est-à-dire une paix comme on en concluait au XVIIIe siècle, où, après des années de lutte, le différend se tranchait par la perte de quelque province ou de quelques villes. Chacun revenait chez soi et tout recommençait comme par le passé, jusqu'à la prochaine occasion. Ainsi en serait aujourd'hui: les deux partis feraient quelques échanges, quelques remaniements territoriaux; mais l'Allemagne n'en resterait pas moins, au cœur de l'Europe, un Empire uni de 67 millions d'habitants. Guillaume II continuerait à présider aux destinées de son Empire et l'on peut être assuré du travail qui serait entrepris au lendemain de la paix: refaire une Allemagne nouvelle avec une marine colossale, avec une armée colossale, et attendre patiem-

ment que les divisions de l'Europe permettent de recommencer le coup manqué en 1914.

De plus, la prochaine crise risquerait de nous surprendre dans des conditions moins favorables qu'aujourd'hui, c'est-à-dire avec une population diminuée et des alliés moins nombreux et moins ardents.

Gardons-nous de cette paix qui serait une faute et un crime!

La Paix qui assure le droit et la sécurité des nations.

Une autre hypothèse peut être envisagée. Malgré l'usure qui affectera l'ensemble de leurs ressources, malgré la lassitude générale, les Alliés seront plus tenaces que leurs adversaires et, en dépit de lourdes sacrifices, prolongeront la guerre jusqu'à ce qu'un résultat décisif soit atteint. Lentement, lourdement, les masses russes fouleront le sol germanique; Français, Anglais et Belges useront l'offensive ennemie et un jour viendra où la bête aura reculé. Mais elle ne se rendra pas encore à merci. Il faudra la vaincre plus complètement à force de constance, de tenacité et de temps.

Alors poindra l'aurore d'un monde nouveau.

Les Alliés imposeront une paix permanente, une paix qui reposera sur la reconnaissance des droits, de l'indépendance et de la sécurité des nations, au sein d'une Europe organisée.

Pour faire respecter ces droits, la Triple-Entente constituera une «Cour de Justice» qui est une émanation de l'ensemble des Etats, et qui rend entre eux des sentences destinées à régler tous leurs conflits.

Mais comme il ne peut y avoir de justice efficace si la justice ne dispose pas de la force, la Cour aura à sa disposition un pouvoir armé dont les éléments lui seront fournis par l'ensemble des Etats.

Il sera pris des précautions spéciales contre les Puissances qui ont déchaîné la guerre actuelle et qui devront être mises dans l'impossibilité de nuire en les maintenant dans le désarmement absolu.

Pour marcher vers ce but, ce n'est pas une demipaix, une demi-victoire qu'il nous faut, c'est la guerre à outrance jusqu'à ce que soit obtenu l'écrasement complet du système prussien.

M. J. S. (*La Revue 1915, Nr. 1, Janvier.*)

Communiqués officiels.

Journée du 1er janvier.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, l'ennemi a prononcé, sur de nombreux points du front, des attaques qui ont été facilement repoussées.

La région au nord de la Lys a été, dans la journée du 1er janvier, le théâtre d'un combat d'artillerie particulièrement vif, sur les dunes, à Nieuport et à Zonnebeke; à Saint-Georges l'ennemi n'a pas continué à contre-attaquer et tous nos gains ont été maintenus.

Notre artillerie a obtenu des résultats heureux dans la région de l'Aisne, où elle a fait taire l'artillerie ennemie et dispersé plusieurs rassemblements.*)

*) Vgl. unseren Heeresbericht vom 2. Januar: „Die Franzosen beschießen in letzter Zeit systematisch die Orte hinter unserer Front. Im Unterkunftsraum einer unserer Divisionen gelang es ihnen, 50 Einwohner zu töten."

Journée du 2 janvier.

Pas d'autres faits notables à signaler qu'une fusillade nourrie, la nuit dernière, contre nos tranchées à l'est de Vermelles et dans la région au nord de Chaulnes, et une attaque allemande sans succès à l'ouest du bois de Consenvoye.

On a annoncé que des troupes allemandes avaient été envoyées à Trente et dans le Tyrol.

Cette nouvelle repose sur aucun fondement.

Le mur russe.

Le calme règne toujours dans le voisinage immédiat de la Vistule; quelques coups de canons le matin et le soir, bonjour, bonsoir, et c'est tout. Il n'y a eu aucun fait important depuis vingt-quatre heures nulle part, bien que les Allemands cherchent toujours à percer les lignes russes, surtout sur la Pilitza.

La bataille d'Inovlodz, sur la Pilitza, paraît s'être terminée par la défaite des colonnes allemandes, car elles cherchent à trouver un autre terrain d'attaque.*)

Il ne serait pas difficile, dans la situation actuelle, de porter un coup décisif aux Allemands, mais il suffit de les laisser continuer à s'épuiser dans des attaques sans résultat et très coûteuses. C'est pour cela que le corps qui tient par exemple la région de la Bzura a reçu l'ordre de s'y maintenir, mais de ne pas attaquer.

Le Figaro, 3 janvier 1915.

---

*) Vgl. dazu unseren Bericht vom 3. Januar, vormittags: „Die in den russischen Berichten mehrfach erwähnten russischen Erfolge bei Inowlodz sind glatt erfunden. Sämtliche russischen Angriffe in jener Gegend sind sehr verlustreich für die Russen abgewiesen und gestern nicht mehr wiederholt worden."

Importantes déclarations anglaises.

A la Chambre des Lords.

Londres, 8 janvier.

Lord Haldane, lord grand-chancelier, a fait la déclaration suivante:

«*Nous ne combattons pour rien de moins que l'existence nationale. Nous ne pourrons accepter d'autre victoire que celle qui préviendra le retour d'une situation pareille à celle où nous sommes aujourd'hui.*»

Parlant du recrutement, lord Haldane dit que la nation répond sans la moindre répugnance à l'appel aux armes; jusqu'à présent, aucun symptôme ne se manifeste qui soit de nature à faire supposer dans l'avenir l'échec du système des engagements volontaires.

«*L'obligation du service militaire n'est devenue*», *dit-il*, «*de près ni de loin, une nécessité. Mais, étant donné l'intérêt national, le gouvernement s'inclinerait, s'il le fallait, devant cette nécessité du service obligatoire et n'y ferait aucune objection de principe.*

«*En ce qui concerne la collaboration entre alliés du front oriental et du front occidental, les communications, dit lord Haldane, ont été soigneusement établies entre les deux généralissimes, et la coopération des alliés a été jusqu'à présent admirable.*»

Lord Crewe, parlant ensuite, dit que les opérations du recrutement continuent en Irlande d'une façon satisfaisante.

Le Figaro, 9 janvier.

Un nouvel avatar de Guillaume II.

Une dépêche de Copenhague raconte que pendant son séjour sur le front occidental, durant les deux dernières semaines, le Kaiser encourageait ses troupes en leur envoyant de la bière. Il causait avec les cuisiniers, goûtait à la goulash et à toutes sortes de plats, exprimant le grand plaisir qu'il prenait à une nourriture aussi délicieuse. Partout, Guillaume II prône l'usage du nouveau pain de guerre, le disant bien meilleur qu'aucun autre.

La dépêche ajoute que, bien qu'il soit complètement remis de son rhume, les médecins craignent que cette nouvelle campagne de réclame sur l'excellente nourriture donnée aux soldats ne soit préjudiciable à sa santé.

Le Figaro, 9 janvier.

Conséquences politiques.

Les 170 milliards à payer!

La question des indemnités de guerre sera parmi les plus faciles à résoudre. Des commissions choisies par les alliés évalueront approximativement les dommages occasionnés sous toutes les formes.

En adoptant la somme de vingt francs par soldat et par jour, et en supposant que les armées alliées ne dépasseront pas 10 millions et que la guerre sera finie au mois de juillet 1915, nous obtiendrons alors, comme dépenses directes effectuées par les alliés, la somme d'environ 73 milliards de francs.

Il faudra y ajouter les dévastations faites par les troupes ennemies. La destruction de mines et d'usines,

celle des chemins de fer ou des ponts, également préméditée par l'Allemagne, afin de compromettre la prospérité de ses rivaux, feront accroître d'autant les indemnités prévues. Les ruines occasionnées à la Belgique, à la France, de même que la dévastation opérée en Pologne, représentent une quantité de milliards difficiles à préciser.

D'ores et déjà, on peut admettre que les pertes de ce chef seront peut-être égales aux dépenses directes que réclamera l'entretien des soldats alliés. Nous arriverons ainsi à un montant de 140 à 150 millards de francs.

Ensuite, nous sommes obligés à envisager un nouveau facteur inconnu dans le passé: la valeur économique de chaque soldat tué ou mis hors d'état de suppléer aux besoins de la famille.

Il serait sans doute monstrueux de mettre sur un pied d'égalité la vie d'un combattant allemand et celle d'un Français, d'un Belge, ou d'un Anglais; **de même qu'il serait injuste d'évaluer au même niveau la vie d'un dégénéré et celle d'un être moral et civilisé.** Mais, en laissant cette considération de côté, nous arriverons pour la valeur moyenne de la vie humaine telle que l'établissent les tribunaux français au chiffre de 25.000 fr. L'armée française devant atteindre 4.000.000, nous aurons probablement à déplorer 400.000 victimes mortes ou rendues inaptes au travail après la guerre, dont la valeur économique représente environ cinq milliards.

Ce chiffre augmentera considérablement lorsqu'il s'agira d'évaluer les pertes subies par toutes les armées alliées.

L'Allemagne aura à payer de ce chef une vingtaine de milliards de plus.

Nous arrivons ainsi à un montant approximatif de 170 milliards que la justice élémentaire obligera les alliés à réclamer à l'Allemagne et à ses complices.

Nous ne pouvons assez insister sur la valeur hypothétique de nos évaluations. Mais les principes que nous avons dégagés, resteront, espérons-le, irréductibles. Si la justice n'est pas un vain mot, il faudra appliquer ses exigences primordiales. La paix future dépend surtout de la façon dont seront punis les auteurs de la plus monstrueuse des guerres que l'humanité ait souffertes depuis ses origines.

Jean Finot dans «La Revue»

Nr. 2 et 3 — 15 janvier et 1er février.

Un plan allemand.

Le plan allemand d'attaque contre la marine anglaise consisterait, prétend-on, à appuyer les sous-marins par des aéroplanes et des dirigeables, en même temps que le mouillage des mines sera augmenté.

Les négociants hollandais craignent que ce nouveau plan de campagne ne soit désastreux pour le commerce hollandais, mais ils sont convaincus, qu'au point de vue de l'effet sur la flotte anglaise, il n'est qu'un nouveau bluff.

* * *

On annonce de Berlin que le Kaiser va se rendre à Wilhelmshaven demain, pour inspecter la flotte allemande.

On parle de nouveaux moyens d'attaques contre la flotte anglaise, notamment d'un périscope perfectionné qui étendrait considérablement le champ de vision des sousmarins. (Daily Mail.)

Figaro, 8 février.

«Les soldats en pantoufles.»

Pétrograd, 7 février.

Sur un officier allemand fait prisonnier et amené à Varsovie, on a trouvé une lettre qui met en évidence les relations existant entre Allemands et Autrichiens.

Dans cette lettre l'officier dit: «Au commencement de la guerre nous pensions que l'Autriche viendrait à notre aide, mais nous voyons maintenant que l'armée de François-Joseph n'est pas autre chose pour nous qu'un fardeau. Nous appelons les Autrichiens des «soldats en pantoufles»; nous sommes battus chaque fois que nous comptons sur eux.

Le Figaro, 8 février.

Le front oriental.

Les opérations russes.

Pétrograd, 11 février.

En Prusse orientale, la concentration de forces allemandes considérables est définitivement établie. Ces forces, prenant l'offensive, la développent surtout dans les directions de Wilkowiszki et de Lyck.

On a relevé la présence de nouvelles formations arrivées du centre des lignes allemandes. Nos troupes,

tout en contenant l'ennemi, se retirent de la ligne des lacs de Mazurie vers notre frontière.*)

Le plan russe en Prusse orientale.

On a établi, il y a quelque temps, l'apparition dans la Prusse orientale de quatre nouveaux corps allemands.

Cela change radicalement la situation et nécessite un repliement de nos troupes, afin de leur assurer la possibilité de se reconstituer et de prendre des formations plus concentrées. Et ce but peut être atteint plus facilement sur le territoire russe, à l'abri des forteresses moscovites.

On peut considérer qu'une opération importante est imminente, qui doit terminer définitivement la lutte dans la Prusse orientale.

Cette situation rendra forcément un peu laconiques les informations sur les prochains combats, car il est indispensable de tenir compte de la nécessité d'une stricte observation du secret des observations.

Le Figaro, 13 février.

---

*) Man stelle dazu den deutschen Heeresbericht über die Winterschlacht im Masurenlande vom 12. Februar, vormittags: „Se. Majestät der Kaiser ist auf dem Kampffelde an der ostpreußischen Grenze eingetroffen. Die dortigen Operationen haben die Russen zum schleunigen Aufgeben ihrer Stellungen östlich der Masurischen Seen gezwungen. An einzelnen Stellen dauern die Kämpfe noch fort. Bisher sind etwa 26 000 Gefangene gemacht, mehr als 20 Geschütze und etwa 30 Maschinengewehre erbeutet worden. Die Menge des erbeuteten Kriegsmaterials läßt sich aber noch nicht annähernd übersehen."

L'Etoile du Nord.

Il n'est plus douteux que, las de se briser devant le rempart de la rive gauche de la Vistule, Hindenburg avait conçu le dessein de surprendre l'armée russe de la Prusse orientale par le vaste mouvement enveloppant d'une armée dont les effectifs avaient été au moins doublés en quelques jours. Quatre ou cinq corps d'armée de renfort avaient été portés à toute vitesse et en grand secret à l'est de la Basse-Vistule.

Si les troupes russes, placées tout à coup dans une situation d'écrasante infériorité numérique, avaient accepté le combat, l'inévitable défaite tournait au massacre ou à la capitulation.

Le grand-duc Nicolas Nicolaïéwitch, avec la même décision que Joffre, ordonnant la retraite générale sur la Marne, décide l'évacuation de la Prusse orientale, la retraite sur la Narew et le Niémen.

Pense-t-on qu'il ait abandonné sans regret ces vastes plaines arrosées déjà de tant de sang, d'où, par deux fois, il avait porté au cœur de l'Allemagne et de la vieille Prusse la terreur de l'invasion ? Mais le grand-duc a su écouter avec un rare courage la voix du bon sens.

Hindenburg, c'est entendu, est «le libérateur de la Prusse orientale», des chères Marches orientales de l'Empire.

La retraite russe a été marquée nécessairement par de violents combats. Le communiqué du grand état-major reconnaît que, découvert par le mouvement très rapide de l'aile droite se repliant vers Kovno, le corps voisin a été cruellement abîmé par les masses

allemandes, et que «des détachements séparés réuissirent seuls à s'échapper». C'est dans ces combats, livrés à l'est des lacs de Mazurie, que les Allemands ont fait de très nombreux prisonniers.

L'offensive allemande a-t-elle perdu déjà de son intensité, comme on semble le croire à Pétrograd? Hindenburg est homme à lui rendre des forces nouvelles. Mais il n'a plus ses chemins de fer. Et, demain, l'armée russe sera de nouveau égale à la sienne.

On écrit qu'il recommencera «le plan grandiose de Napoléon en 1812». Je veux bien. Relisons la dernière page de Ségur: «Ainsi l'étoile du Nord l'emporta».*)

Le Figaro, 23 février.

Sur le front en Pologne.

La victoire de Prasnysz.

Le correspondant du Times à Pétrograd télégraphie à la date du 1er mars:

«Les plaines neigeuses autour de Prasnysz ont été le théâtre de combat entre l'armée qui couvre notre flanc et les troupes allemandes protégeant la retraite de leurs forces principales de la Prusse orientale.

Il y a deux mois, l'ennemi commença ici un assaut déterminé sur notre position au nord de la Vistule. L'avant-garde, composée de deux corps d'armée au moins, subit un tel échec à Prasnysz que les Allemands abandonnèrent leur tentative. Un ami qui

*) de Ségur hat in seiner „Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée pendant l'année 1812" mit dichterischer Kraft den Feldzug des Jahres 1812, den er selbst mitmachte, dargestellt (1824, 2 Bde.).

fut témoin de la rencontre et alla ensuite sur le champ de bataille me dit à cette époque qu'il marchait littéralement dans des mares de sang. Le terrain absolument plat n'offrait aucun abri aux troupes; notre artillerie et nos automobiles armés causèrent des pertes terribles à l'ennemi. Il se retira consterné vers Soldau.

Suivant les rapports officiels nous avons avancé sur quelques points du front de Prasnysz de plus de 20 kilomètres par jour, et partout nos progrès sont marqués par la fuite désordonnée de l'ennemi et la capture de bataillons entiers.

Les unités allemandes sont mélangées et une grande confusion se remarque dans les arrière-gardes. Il faut reconnaître, malgré tout, que l'ennemi montre une grande force d'âme dans ces circonstances pénibles.

Le Martin, 4 mars.

Trois cuirassés: deux anglais, un français coulés par des mines dans les Dardanelles.

Le «Bouvet» a coulé en 3 minutes. Les navires anglais perdus sont l'«Océan» et l'«Irrésistible».

Communiqué du ministère de la marine.

Au cours des opérations dans les Dardanelles, le 18 mars, les forces navales alliées ont eu à subir un feu très intense, et des bâtiments se sont heurtés à des mines flottantes dans le détroit.

Les cuirassiers français et anglais ont violemment bombardé les forts de Kilid Bahr, de Chonak Kalé-Si, de Souan-Déré, de Dardanos et de la pointe Kophez.

Les résultats acquis au cours de cette chaude journée ont coûté des pertes sensibles. Le Bouvet a été

coulé à la suite de l'explosion d'une mine. Le Gaulois est momentanément hors de combat en raison des avaries causées par le feu de l'ennemi. La flotte anglaise a également souffert; deux de ses cuirassiers ont été coulés par les mines.

Ces pertes, pour pénibles qu'elles soient, n'arrêteront pas le cours des opérations. Dès la nouvelle reçue de l'accident du Bouvet, le ministre de la marine a télégraphié au Henri IV, qui est à la côte de Syrie, d'aller prendre sa place.

Les renseignements sur le sort de l'équipage du Bouvet ne nous sont pas encore parvenus; certaines communications permettent d'affirmer qu'une partie de cet équipage a été sauvée.

Le Journal, 21 mars.

L'Italie sourde aux offres de l'Allemagne.

Rome (dép. part.) — Croyez-moi, m'a dit un ancien ministre bien placé, les pourparlers ne donneront rien. M. Sonnino le sait et M. de Bülow ne se fait pas d'illusion. Quelles que soient les concessions proposées, l'Italie ne pourra les accepter parce que ce serait renforcer la Triple-Alliance, combinaison qui ne répond pas aux intérêts de l'Italie le jour où l'équilibre des forces dans la Méditerranée va être changé.

L'Italie n'a rien demandé. C'est l'Allemagne qui fait les propositions parce qu'elle a compris que l'Italie ne pourrait demeurer inactive alors que toute l'Europe se transforme.

Attendez quelque temps encore et vous verrez que le gouvernement italien n'a pas si mal manœuvré.

«Le premier pas sera la dénonciation formelle de la Triple-Alliance.»

Elle poursuit sa préparation.

Parmi les incidents caractéristiques qui sont maintenant quotidiens, on peut citer le suivant:

Le ministre de l'instruction publique a demandé des renseignements précis sur la situation militaire de tous les professeurs, instituteurs ou employés des établissements d'enseignement. En outre, on prend actuellement des mesures pour établir le nombre des lits pouvant être contenus dans les salles des établissements scolaires.

On apprend de source digne de foi, que plusieurs consuls austro-allemands ont déjà déménagé leurs archives.

Le Journal, 21 mars.

La prise de Przemysl.

Cent mille prisonniers.

Pétrograd, 23 mars. — L'enthousiasme déborde dans la Russie entière. La population de Pétrograd a continué à manifester pendant la majeure partie de la nuit dans les rues et devant les ambassades des puissances alliées.

Ce matin, la ville s'est éveillée pavoisée comme pour le jour de la fête de l'empereur. A deux heures, le métropolite a chanté un Te Deum dans la cathédrale de Kazan.

Przemysl était à l'Autriche ce que Verdun est à la France ou Metz à l'Allemagne. Avec elle tombe le

glacis des Carpathes; le sort de la Galicie est définitivement réglé. La chute de cette forteresse aura pour l'empire des Habsbourg des conséquences analogues qu'eurent jadis la prise de Port Arthur pour la Russie ou celle de Metz pour la France.

La capitulation de Przemysl est au front oriental ce que fut la bataille de la Marne sur le front occidental.*)

Le Journal, 25 mars.

Chez eux.

Leurs soldats sont déprimés.

On mande de Copenhague que les blessés et les troupes qui entrent en Allemagne, surtout ceux qui viennent des tranchées, sont très las de la guerre et fort déprimés parce qu'ils n'ont pas gagné rapidement de batailles.

Dans les villes de province allemandes, surtout dans celles du sud, tout est désorganisé par suite du départ sous les drapeaux de la majorité des hommes.

Les femmes allemandes manifestent contre la cherté des vivres.

Le *Vorwärts* annonce que les femmes socialistes d'Allemagne ont présenté au Reichstag une pétition montrant l'excitation croissante qui règne parmi les pauvres, en raison de la cherté des vivres, dont le prix augmente continuellement.

---

*) Vgl. dazu den österreichischen Heeresbericht vom 22. März: „Der Fall der Festung, mit dem die Heeresleitung seit längerer Zeit rechnen mußte, hat keinen Einfluß auf die Situation im großen."

La pétition déclare que toutes les classes sont préparées à subir les privations nécessaires, mais que les groupements intéressés font hausser les prix d'une façon immodérée et que, si on ne porte pas bientôt remède à cet état de choses, il y a tout lieu de croire que des incidents fâcheux se produiront.

Les Allemands admirent le général Joffre.

Le *Times* publie un article d'un journaliste appartenant à une nation neutre, de retour d'Allemagne, qui, décrivant l'état d'esprit allemand, relève l'admiration extrême qu'on a en Allemagne pour le général Joffre.

Les Allemands estiment sa prudence, grâce à laquelle ses soldats ne risquent pas leur vie en se jetant étourdiment sur l'ennemi. Ils l'admirent avant tout lorsqu'ils pensent à leurs propres généraux qui ont sacrifié tant d'hommes au début de la guerre, comme de la chair à canon.

On constate, avec regret, en même temps qu'on l'admire, le noble calme du généralissime français, ainsi que sa manière à la fois humanitaire et scientifique de faire la guerre.

Le Journal, 6 avril.

Trouvaille allemande.

Ils employent en France des prisonniers russes.

Ils semble qu'on ne verra jamais la fin des inqualifiables procédés des Boches. Voici une des dernières «inventions» de leur «kultur».

Sur le front de l'Oise nos soldats ont fait prisonnier, un matin, un fantassin ennemi, dont l'uniforme au premier abord leur parut assez hétérogène. Ils l'amenèrent devant leur chef qui aussitôt l'interrogea en allemand. Mais le prisonnier secoua la tête et se borna à répondre: «Rousski, rousski!» On comprit qu'il parlait russe, et il fut envoyé aux cantonnements. Peu après, il était interrogé par un médecin-major parlant le russe, et à la stupéfaction des officiers présents voici ce que déclara le pseudo-Boche:

«Je suis un soldat russe: j'ai été fait prisonnier il y a plusieurs mois aux environs de Czenstochowa et envoyé dans un camp de concentration en Allemagne. Mais il y a quelques semaines, en compagnie de trois cent quatre-vingts autres prisonniers russes, on nous a transportés ici et on nous emploie, sous la surveillance de soldats prussiens, a déménager des maisons et à charger tout, meubles, ustensiles de ménage et de cuisine, dans des wagons. Plus de cent trains sont ainsi partis ces jours-ci vers l'Allemagne de C . . . où nous travaillons sous le fusil de nos gardiens qui punissent toute mollesse et même la fatigue de coups de baïonnette; plusieurs d'entre nous ont été déjà passés par les armes et ne reverront plus la Sainte-Russie.

Moi, j'ai entendu le canon, hier soir, très près de la grange où nous étions couchés. Je suis sorti en rampant, me dirigeant vers le bruit qui m'a semblé la voix même de Dieu et je suis arrivé, marchant sur les genoux et les mains dans la boue, près des lignes françaises.»

Ainsi parla le soldat russe. Ses déclarations s'ajouteront au formidable dossier de toutes les for-

faitures allemandes au jour prochain des réglements de comptes.

Le Journal, 9 avril.

Les Hollandais craignent une invasion allemande.

De grands mouvements de troupes ont lieu actuellement en Hollande vers l'île de Walcheren, qui commande l'embouchure de l'Escaut. La flotte hollandaise y est également concentrée, ce qui démontre que les Hollandais s'attendent à une surprise de ce côté.

La presse hollandaise est muette à ce sujet, mais on a tout lieu de croire qu'il existe de grandes appréhensions dans les milieux officiels.

Le vieil esprit de l'amiral Tromp est toujours vivace en Hollande et le pays fera tous les sacrifices nécessaires. Il y a actuellement 350 000 hommes d'armée regulière sous les armes.

Les Allemands au Jutland.

Le *Politiken*, le journal officiel du Danemark annonce qu'il est indéniable qu'il y a une véritable invasion allemande dans le Jutland. On n'entend plus que la langue allemande, et tous les hôtels sont encombrés d'Allemands. Ce sont ceux qui ont fui devant les bons de pain.

Il est regrettable de constater, dit le journal, que certains Danois soient obligés de passer la frontière du Schleswig pour aller prendre leurs repas.

Le Journal, 12 avril.

La situation militaire.

La bataille des Carpathes, qui durait depuis quatre-vingts jours, est terminée virtuellement à l'avantage

de nos alliés, et c'est une nouvelle phase des opérations, à peine retardée par le mauvais temps qui commence : la pénétration des Russes dans la plaine hongroise. Sur un front de plus de 120 kilomètres, suivant les cours d'eau ou les voies ferrées, ou descendant les pentes sud des monts, l'immense masse d'hommes s'est ébranlée, malgré la neige. L'essai d'offensive des armées austro-allemandes sur le centre de la ligne d'invasion a échoué, bien que conduites en colonnes serrées. La marche des Russes continue dans la direction de Rostok comme dans celle d'Oujok. Il semble bien que tout ce que pourront faire les Autrichiens, même avec des renforts, sera de ralentir sans la briser la marche d'un adversaire plus nombreux dans un pays sans fortifications et dont la meilleure défense était le rempart naturel des Carpathes.

L'Humanité, 13 avril.

Les faits qui parlent.

Chose vue hier soir, vers huit heures, près de la gare Saint-Lazare :

Des passants s'étaient arrêtés. Ils faisaient cercle autour d'un soldat d'âge mûr qui pleurait à chaudes l'armes.

Venu des tranchées pour aller se reposer quelques jours au dépôt de Vernon, ce brave homme, du . . . territorial, avait reçu, hier matin, un télégramme lui apprenant la mort de sa femme. Il avait demandé une permission pour aller à Rouen assister aux obsèques et garantir contre la misère les cinq enfants qu'elle lui a laissés. On la lui a refusée.

Voilà ce qu'il disait avec un accent d'émouvante sincérité et de grosses larmes dans les yeux.

* * *

Chose vue hier après-midi sur le boulevard des Italiens :

Dans un joli soleil d'avril riant entre deux giboulées, quatre soldats passaient, des vieux couverts de boue, dépenaillés, hirsutes. Ils allaient d'un pied trainard et par moments béaient aux vitrines.

D'où venaient-ils ? Où allaient-ils ? Je n'osai pas le leur demander. Il y avait quelque chose de si triste et de si farouche dans leurs regards.

L'Humanité, 13 avril.

Le Maréchal von Hindenburg est arrivé à Courtrai.

Selon des informations de source sûre qui nous viennent de Bruxelles, le maréchal von Hindenburg aurait bien réellement quitté le front oriental pour le front occidental. Il était à Courtrai vendredi dernier 9 avril.

Notre correspondant nous dit aussi que 600 000 jeunes recrues allemandes sont en ce moment-ci, à l'instruction, en Belgique.

On les destine aux postes les plus périlleux, et ce sont tous des orphelins, ainsi choisis afin

d'éviter que des pères ou des mères demandent compte de trop sanglantes et trop inutiles tentatives.*)

Le Journal, 14 avril.

Un Zeppelin sur Nancy laisse tomber six bombes.

Pour la seconde fois, Nancy vient d'avoir la visite d'un zeppelin. Il y avait eu sans doute, depuis le 26 décembre, où le kaiser nous fit gratifier de dix-huit bombes comme cadeau de Noël, un certain nombre de tentatives, mais toutes avaient piteusement avorté, et les brigands de l'air avaient dû fuir sous la canonade avant d'évoluer dans le ciel nancéien.

Cette fois, le mastodonte est arrivé jusque sur nous.

Il était entre une heure cinq et une heure dix du matin, par un ciel splendidement étoilé, quand trois détonations retentirent coup sur coup, suivies de trois autres, au bout de quelques minutes.

Les autorités auront beau recommander à la population de descendre dans les caves ou de gagner les étages inférieures, la curiosité l'emportera toujours sur la prudence.

La sixième bombe est naturellement tombée sur une école—école maternelle du quai de la Bataille. Elle a allumé un commencement d'incendie dans une chambre heureusement vide. La directrice, Mme. Schwab, était couchée dans une pièce à côté. Elle a avoué avoir eu peur, mais a ajouté:

---

*) Zwei Lügen in einem Sack. Daß Hindenburg nie auf der Westfront gewesen ist, weiß jedermann. Und die andere Nachricht trägt zu offen den Charakter böswilliger Verleumdung, daß jedes Wort darüber überflüssig ist.

«Quand mes enfants vont savoir cela, ils vont taper avec encore plus de courage sur les Boches.»

Mme. Schwab a plusieurs enfants sur le front. Son fils aîné, le capitaine Schwab, a été tué en septembre.

Le Journal, 14 avril.

La guerre maritime.

Le cas du «Kronprinz Wilhelm».

C'est, avarié par les tempêtes, sans charbon, sans vivres et presque sur le point de couler, que le Kronprinz Wilhelm est entré à Newport-News. Il avait reçu récemment du Prince Eitel un radiotélégramme lui disant que celui-ci n'avait plus d'espoir et lui conseillant de se diriger sur un port américain.

Le Kronprinz Wilhelm échappa au croiseur anglais qui surveillait le littoral en marchant à toute vapeur, avec ses dernières tonnes de charbon, pour donner toute sa vitesse la nuit, tous ses feux éteints.

Le navire présentait, quand il entra au port, un spectacle absolument lamentable; sa peinture était éraillée, souillée et il donnait fortement de la bande.

L'attitude du capitaine.

Comme le capitaine du Prinz-Eitel Friedrich, le capitaine Thierfelder du Kronprinz Wilhelm prend une attitude fanfaronne. Il déclare que sa mission n'est pas terminée et qu'il va reprendre la mer après avoir procédé à ses réparations. Mais il est presque certain que les autorités américaines lui appliqueront le même règlement qu'au Prinz-Eitel-Friedrich et qu'après un délai d'une quinzaine de jours,

il lui faudra ou s'interner ou déguerpir, et il n'y a pas de doute à New-York qu'il suive l'exemple de son devancier.

La rencontre des deux capitaines a été des plus émouvantes; ils se sont embrassés en pleurant à chaudes larmes, puis, après s'être consultés, ils ont estimé que leur carrière comme corsaires était terminée.

L'attaque du «Frédéric-Franck».

Le capitaine du vapeur français Frédéric-Franck, de Marseille, qui fut remorqué jusqu'à Plymouth, dimanche soir, après avoir été attaqué par un sous-marin allemand près de Start Point, déclare que le commandant de l'U-24 lui demanda de l'argent et déchira les papiers du bord, ainsi que le pavillon français, qu'il jeta à la mer.

L'Humanité, 14 avril.

Bataille gigantesque en Belgique.

Les Allemands sont en train de placarder, dans diverses villes de Belgique, des affiches où ils exaltent leur succès au nord d'Ypres et déclarent hardiment qu'ils auront bientôt pris Dunkerque. Mais les fosses énormes pleines de leurs morts, les églises, les écoles et les établissements publics qui regorgent de leurs blessés répondent à leurs vantardises.

Grâce à la rapidité de concentration de leurs renforts, les alliés ont empêché les Allemands de consolider les nouvelles positions qu'ils avaient conquises et sur lesquelles ils ont dû supporter des contre-attaques acharnées.

Depuis mercredi soir (6 Tage), la bataille ne cesse de faire rage. Des deux côtés on amène rapidement des troupes fraîches.

La guerre sociale, 27 avril.

L'avance allemande sur Libau.

Les autorités militaires russes n'attribuent pas grande importance à l'avance allemande sur Libau, qui a été exécutée par quelques divisions de cavalerie appuyées par de l'artillerie légère.

Les Russes n'ont offert que peu de résistance. L'interruption des communications entre Libau et Vilna n'a pas grande importance militaire, car on peut maintenir les communications avec Libau en empruntant une autre ligne.

Une prétendue victoire allemande en Galicie orientale.

La *Westminster Gazette* estime qu'il est impossible actuellement d'apprécier l'importance de la dernière prétention des Allemands au sujet d'une victoire qu'ils disent avoir remportée en Galicie orientale.

Le *Globe* dit simplement que les Russes se replient, ce qui signifie qu'une autre leçon est en préparation pour les Allemands. Battre la Russie est impossible dans le sens ordinaire du mot.

L'Humanité, 5 mai.

Le torpillage du «Lusitania».

C'était l'ordre du Kaiser.

J'apprends d'une source autorisée que le torpillage du «Lusitania» a été ordonné par le Kaiser qui a

promis la plus haute récompense au sous-marin qui réuissirait à exécuter cet ordre.

Etrange sollicitation.

Le *New-York World*, journal germanophile, adresse à M. Ballin, directeur général de la ligne Hamburg-America, le télégramme suivant:

«Le World estime qu'un message de vous sur la justification de la destruction du Lusitania serait bien accueilli par les millions d'Américains de descendance allemande, et vous prie de lui adresser par sans-fil au reçu de ce télégramme.

Votre réponse fera un bien incalculable à la cause de l'Allemagne dans la présente crise.»

La joie allemande.

La *Gazette de Cologne* écrit dans son numéro du 8 mai: «La perte du Lusitania éveillera dans le peuple allemand un sentiment de franche satisfaction. Ce n'est pas seulement un paquebot de 36,000 tonnes qui est détruit, c'est un avertissement adressé à ceux qui veulent affamer l'Allemagne.»

La lecture attentive des journaux allemands, à part quelques expressions hypocrites de regret pour le nombre des victimes du Lusitania, ne révèle que de la joie. Pas une seule voix libérale ou socialiste ne s'élève pour protester.

L'Eclair, 11 mai.

L'Italie a notifié à l'Autriche la déclaration de guerre.

Le duc d'Avarna, ambassadeur d'Italie, a remis cet après-midi au baron Burian, ministre des affaires étrangères, la déclaration de guerre suivante:

«Vienne, le 23 mai 1915.

»Conformément aux ordres de S. M. le roi, son auguste souverain, le soussigné, ambassadeur d'Italie, a l'honneur de remettre à S. Exc. le ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie la communication suivante:

»Dès le 4 de ce mois, déclaration a été faite au gouvernement impérial et royal des graves motifs pour lesquels l'Italie, confiante dans son bon droit, proclamait annulé et désormais sans effet son traité d'Alliance avec l'Autriche-Hongrie, violé par le gouvernement impérial et royal, et reprenait son entière liberté d'action à cet égard.

»Le gouvernement du roi, fermement résolu de pourvoir, par tous les moyens dont il dispose, à la sauvegarde des droits et des intérêts italiens, ne saurait manquer à son devoir de prendre, contre toutes menaces actuelles et futures, les mesures que les événements lui imposent pour l'accomplissement des aspirations nationales.

«S. M. le roi déclare se considérer, dès demain, en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie.

»Le soussigné à l'honneur de faire connaître en même temps à S. Exc. le ministre des affaires étrangères que les passeports seront remis aujourd'hui même à la

disposition de l'ambassadeur impérial et royal à Rome, et il saura gré à Son Excellence de vouloir bien lui faire remettre les siens.»

La note officielle allemande.

«Le gouvernement italien a fait savoir aujourd'hui par son ambassadeur, le duc d'Avarna, au gouvernement austro-hongrois que l'Italie se trouvait en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie à partir de minuit.

Le gouvernement italien, par cette attaque hors de propos contre la monarchie danubienne, a rompu également sans droit et dans raison l'alliance avec l'Allemagne.

Le pacte de fidélité entre l'Autriche-Hongrie et l'empire allemand, encore affermi par la fraternité des armes, est resté intact malgré l'apostasie du troisième allié et son passage dans le camp ennemi.

L'ambassadeur d'Allemagne, prince de Bulow, a par conséquent reçu pour instruction de quitter Rome en même temps que le baron Macchio, ambassadeur d'Autriche-Hongrie.»

Le Journal, 25 *mai.*

Constantinople.

Constantinople, d'où les alliés chasseront bientôt le dernier des Turcs, détient un record: celui du nombre des sièges qu'elle subit. Lorsque les troupes franco-anglo-russes seront sous ses murs, ce sera le trentième.

Le premier siège dont l'histoire fasse mention fut entrepris en 477 avant notre ère, par Pausanias, roi de Sparte. Le dernier, en 1453, donna Constantinople

à Mahomet II. Dans l'intervalle, Grecs, Romains, Barbares, Perses, Arabes, Bulgares, Turcs, Russes, Croisés l'avaient possédée tour à tour. Son sort, d'ici peu, sera définitivement réglé.

Le Journal, 25 mai.

Notes.

Des amis à moi ont chez eux une jeune fille alsacienne-lorraine qui désirait se placer comme bonne dans un ménage parisien. Elle s'inscrivit au bureau de placement alsacien-lorrain. Par le bureau, la jeune Maria — c'est son nom — obtint l'adresse d'une dame qui demanda une domestique alsacienne et elle se présenta chez elle.

La Dame — une bonne tête de pipe, je vous assure — l'interrogea longuement, réclama des précisions sur ses origines, discuta du prix éventuel de ses services en déclarant que pendant la guerre elle ne pouvait donner que très peu, très peu. Puis, prenant soudain une détermination, elle conclut:

— «Décidément, non, mademoiselle, je ne vous engagerai pas . . . Vous avez trop l'accent. Plus tard, nous verrons, car vous me convenez . . . Je vous prendrai . . . quand votre pays sera français . . . Parce que, vous comprenez, je ne veux pas avoir des ennuis dans le quartier.»

La jeune Maria a un peu l'accent, c'est vrai, mais elle est à Paris depuis plusieurs mois, et elle y a appris comment il faut répondre aux imbéciles et aux croquants. Aussi, sans s'émouvoir, et avec un parfait à-propos, répliqua-t-elle à la Dame:

«Quand mon pays sera français, Madame, che n'irai pas tans une boîte gomme la fôtre.»

C'était raide — mais pas encore assez! La perruche avait besoin d'une leçon encore plus catégorique! . . .

Voyez-vous cela? S'en venir demander une domestique alsacienne-lorraine (avec l'idée naturellement que ce sera une réfugiée et qu'elle acceptera un salaire de rien du tout) et ne point oser finalement l'engager parce qu'elle a l'accent . . .

Bourgeoise cossue et symbolique, l'honorable Dame lit l'Echo de Paris. Elle approuve Barrès, elle l'admire, elle veut tout ce qu'il veut et plus encore; mais prendre chez elle une fille des pays annexés qui a un peu d'accent? Ah non, non, c'est trop demander! On veut bien avoir du courage, n'est-ce pas: mais pas plus que des héros? . . .

L'Humanité, 3 juin.

Les opérations dans les Flandres.

Violents combats d'artillerie.

Sur le front belge la journée du 31 mai a eté marquée par de vifs combats d'artillerie où les canons belges de tous calibres, donnant avec ensemble, ont fait sauter en divers points les tranchées et les défenses accessoires de l'ennemi.

Toutes les routes en arrière du front allemand sont commandées par le feu des Belges, ce qui y rend particulièrement difficile le ravitaillement de l'ennemi.

Les troupes belges de première ligne, par des tirs fréquents, ont arrêté toute marche en avant des troupes allemandes.

Le moral des soldats est excellent, et ils se comportent avec une grande bravoure sous la pluie d'obus que l'ennemi lance sur leurs lignes.

Sur le front en avant et à l'est d'Ypres, la lutte se poursuit avec acharnement. Le feu de l'artillerie des alliés a réussi ces jours derniers à faire sauter un dépôt de munitions établi par l'ennemi à Poelcapelle, à l'est de Langemarck.

L'Humanité, 3 juin.

La bataille devant Lemberg s'engage formidable.

Deux millions d'Allemands sur le front.

Maintenant que les Russes sont solidement établis à Tanoff et que leur arrière-garde, qui s'était postée sur les lacs de Grodek, a heureusement accompli sa mission de retenir pendant deux jours la marche en avant des ennemis sur Lemberg; maintenant qu'il devient évident que les Russes ont la haute main sur le Dniester, il est permis de faire remarquer que les nouvelles dispositions prises par les Russes avaient été décidées il y a plusieurs semaines.

Les Allemands ont amené sur le front de Grodek un grand nombre de grosses pièces d'artillerie, ainsi que des renforts importants venus de Rawa-Rousska, ce qui a retardé les opérations dans cette dernière région.

C'est samedi que la retraite de 13 milles fut effectuée sans accroc.

L'opinion des experts est que l'ennemi se proposait d'imposer la bataille dans des conditions désavantageuses pour l'armée russe. Il comptait sans doute sur le

sentimentalisme russe; mais, depuis plusieurs jours, l'état major général avait discrètement tenu le public au courant des récentes opérations et l'esprit le moins averti peut aujourd'hui apprécier la sagesse du remaniement de la ligne russe.

On évalue à deux millions d'hommes le nombre d'ennemis sur ce front; 100 à 110,000 hommes sont entre la basse Taneff et Micolaïeff; et, à partir de ce dernier point, on compte plus de 450,000 hommes le long du Dniester:

Il y a, en tout, 4 millions d'ennemis de la Baltique à la Bukovine.

Les renforts bavarois.

Le correspondant du *Morning Post* à Berne signale, d'après des renseignements de la frontière austro-suisse, que des renforts évalués à deux cent mille hommes sont envoyés dans la direction de Lemberg; la moitié de ces effectifs serait composée de Bavarois.

Le Kaiser est toujours sur le théâtre des opérations orientales et l'on croit à l'évacuation imminente de Lemberg par les Russes.*)

Rien de décisif.

Le critique militaire du *Bund* estime qu'il ne résulte rien de décisif de la retraite des Russes derrière Grodek, pas plus que dans leur retraite eventuelle derrière Lemberg.

---

*) Man vgl. dazu den Bericht des Großen Hauptquartiers vom 23. Juni: „Lemberg wurde gestern nachmittag durch österreichische Truppen im Sturm genommen, daran anschließend nachts die Szczerek-Stellung zwischen dem Dnjestr bei Mikolajow und Lemberg."

Evidemment, le tort des Russes est de n'avoir pas pris suffisamment de distance derrière la Dounaïetz, pour retrouver la liberté de leurs opérations. Mais les Russes possèdent des hommes en abondance, et une contre-offensive par le nord contre l'armée de l'archiduc Joseph, opérant à Tanoff, est fort possible.

Les Allemands fortifient Libau.

Les Allemands continuent à fortifier solidement Libau. De lourds canons de marine ont été amenés et mis en place pour la défense du port. Autour de la ville, des tranchées fortifiées ont été construites.

Le Journal, 24 juin.

La prise de Calais est le rêve allemand.

Les impérialistes allemands considèrent que la prise de Calais leur donnerait la clef de la puissance mondiale. Ils estiment qu'il est indispensable à l'Allemagne de s'emparer de cette place, si elle veut s'assurer une paix durable. Leur programme d'annexion ne comprend pas seulement la Belgique, Calais et Boulogne; ils rêvent encore de prolonger leur frontière occidentale jusqu'à Berck-sur-Mer. De cette façon, déclarent-ils, l'Allemagne ne sera plus embouteillée dans la mer du Nord. Avec ses nouvelles frontières, elle aura accompli sa mission et se sera assurée sa place au soleil.

Le Journal, 24 juin.

La marche de Mackensen.

L'armée de Mackensen paraît arrêtée entre le Bug et la Vistule sur la ligne atteinte par elle le 2 juillet.

Cet arrêt est-il motivé par l'énergique résistance de nos alliés, ou bien par une menace éventuelle sur le flanc droit de l'envahisseur, ou simplement le maréchal veut-il accorder quelque repos à ses troupes, attendre ses convois réduits aux voies de terre, avant de s'engager dans une entreprise nouvelle, hérissée de difficultés et de périls ?

Si l'on analyse la marche de l'armée de Mackensen depuis deux mois, on doit penser qu'une halte s'imposait à ses divers éléments.

En soixante jours, les corps de Mackensen ont couvert 300 kilomètres, c'est-à-dire en moyenne cinq kilomètres par jour, batailles et repos compris.

Du 3 au 20 mai, de la Dounaïetz au San, les Allemands parcoururent 150 kilomètres à l'allure moyenne d'environ neuf kilomètres par jour : preuve évidente de l'impossibilité où se trouvèrent nos alliés de résister à l'ouragan de projectiles déchaîné par l'artillerie adverse.

Dans les vingt et un jour suivants, au cours des opérations autour de Przemysl, Mackensen n'avança plus que de quarante-deux kilomètres—même distance ensuite couverte du 13 au 21 juin jusqu'à Rawa-Rousska. Enfin, dans son mouvement vers le nord, il marche en Pologne à la vitesse de six kilomètres quotidiens. Cette vitesse représente donc à peu près la progression normale d'une offensive, à la suite d'un adversaire qui résiste par ses seules arrière-gardes, et en avant de lignes de communication outillées. Celles-ci vont faire défaut au général allemand, et son élan futur se ressentira de leur absence.

Commandant de Civrieux. Matin, 9 juillet.

L'armée russe prépare une grande bataille.

Ce que sera la bataille prochaine.

Amsterdam, 15 juillet — *Du Nieuwe Courant*:

«Le correspondant militaire montre qu'en ce moment sur le front oriental les Allemands courent un danger aussi grand que les Russes. Si ceux-ci pouvaient faire, avec des renforts, une poussée un peu énergique sur le front de la Bzoura et de la Rawka, l'immense front allemand serait alors coupé en deux et les deux ailes en l'air. Celle du nord se trouverait contre la Vistule et la Nareff et le Bobr, l'autre se trouverait devant toutes les forces russes, et ce serait pour la Roumanie peut-être l'occasion d'attaquer dans le dos les armées austro-allemandes.» *)

Les pertes allemandes en Galicie.

Suivant des notes relevées sur les carnets trouvés sur des officiers allemands prisonniers à Kieff, le 4e et le 21e corps d'armée allemands ont été presque anéantis en Galicie. L'armée allemande est maintenant presque entièrement composée de landsturm, toute l'armée active étant tombée sous les coups de l'ennemi.

Journal, 16 juillet.

---

*) Es ist nicht das erste Mal, daß Rumänien von der Verbandspresse dieser freundliche Rat gegeben wird; wundern muß man sich nur über die unglaubliche Unverfrorenheit, mit der solche Anweisungen erfolgen.

Le quatorze juillet de la guerre.

Transfert des cendres de Rouget de Lisle.*)

Depuis avant-hier les cendres de Rouget de Lisle ont été transportées de l'humble cimetière de Choisy-le-Roi à Paris.

Le cortège, seulement composé des voitures officielles, se dirige à petite allure vers Paris.

Il suit l'avenue de Choisy, traverse la place d'Italie, s'engage par les boulevards de Port-Royal, Montparnasse, des Invalides, tourne par la rue Eblé, prend l'avenue Duquesne et l'avenue Bosquet, franchit la Seine au pont de l'Alma, et par l'avenue du Trocadéro et l'avenue Marceau arrive à l'entrée de la place de l'Etoile.

A l'Arc de Triomphe.

Là, le spectacle est grandiose. Autour de la place, dont les abords sont noirs de monde, des escadrons de cuirassiers, de dragons et de chasseurs à cheval sont massés.

A toutes les fenêtres, des drapeaux flottent au vent.

---

*) Joseph Rouget de l'Isle (1760—1836) dichtete im April 1792, als Frankreich an Österreich den Krieg erklärte, als Offizier in Straßburg voll Begeisterung einen Kriegsgesang „Chant de guerre". Auch die Melodie verfaßte er dazu. Berühmt wurde der schwungvolle Hymnus am 10. August 1792 beim Sturm auf die Tuilerien durch die Freiwilligen aus Marseille, die ihn sangen. Von da ab erhielt das Lied den Namen „Marseillaise". Die Marseillaise erlebte 1870 eine Auferstehung und ist heute das französische Nationallied, besonders als Ausdruck der republikanischen Ideen. Daher erklärt sich auch die Ehrung des Dichters durch die Überführung seiner Gebeine aus Choisy-le-Roi nach dem Invalidendom, am Tage der Erstürmung der Bastille, dem 14. Juli, der als Geburtstag der ersten Republik gilt und als „Nationalfest" gefeiert wird.

Devant l'Arc-de-Triomphe un affût de canon traîné par un attelage d'artillerie est arrêté. Une tenture de velours rouge frangée d'or et drapée de bannières tricolores l'enveloppe.

Dans le ciel au-dessus de nos têtes, des avions ne cessent de tournoyer.

Sur le terre-plein de l'Arc-de-Triomphe se tiennent de nombreuses délégations militaires et civiles. Mais une sonnerie de clairons retentit. Des cris s'élèvent: «Vive la France! Vive la République! Vive Poincaré!»

Une auto de laquelle descendent le président de la République et le général Duparge, vient de s'arrêter à l'entrée de la place de l'Etoile.

M. Raymond Poincaré vient prendre place derrière l'affût pavoisé, au bout du terre-plein où sont massés les membres du gouvernement.

Et comme dix heures sonnent, le fourgon automobile qui avait amené les cendres de Rouget de Lisle débouche de l'avenue Marceau où le premier cortège s'était arrêté.

De tous les côtés des commandements retentissent. Les troupes présentent les armes. La foule se découvre.

Soudain, tandis que des soldats placent le sarcophage sur l'affût pavoisé, un spectacle émouvant et inattendu se déroule.

Au pied même de l'arc de triomphe, voici qu'un chant s'élève: la première strophe de la *Marseillaise* immortelle monte vers le ciel bleu, chantée par Mme Delna.

Les chœurs de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et du Conservatoire, soutenus par la musique de la garde républicaine, entonnent à leur tour le refrain.

C'est un instant grandiose et solennel.

L'une après l'autre, les strophes magiques emplissent l'air, s'en vont vers la foule qui, tête nue, la gorge serrée, écoute en silence, religieusement.

Aux Invalides.

Lentement, enfin, le cortège s'ébranle, s'engage sur l'Avenue des Champs-Elysées et arrive place des Invalides où, derrière les haies d'infanterie, des carrés d'artillerie sont massés.

Il est exactement dix heures quarante lorsque le cortège fait son entrée dans la grande cour d'honneur de l'hôtel des Invalides.

Tout autour de la cour, un quadruple cordon de troupes. Au fond, à l'entrée du péristyle qui mène à la chapelle, des gardes républicains, en tenue de gala, présentent les armes. Derrière eux, les vieux pensionnaires de l'hôtel, leurs fanions à la main, font une haie d'honneur autour des personnages officiels. A gauche, massés sur deux rangs, des soldats russes, la main à la casquette, saluent. Ce sont des prisonniers faits par les Allemands sur le front oriental et qui ont réussi à s'échapper de leur captivité pour se réfugier chez nous. D'autres uniformes étrangers: des officiers anglais, italiens, des attachés militaires . . .

En haut des marches, M. Poincaré se tient debout entre les présidents du Sénat et de la Chambre, devant le conseil des ministres et les personnages officiels.

Brusquement, les musiques et les clairons cessent de jouer. Un silence profond se fait.

Et la voix claire et nette du président de la République s'élève. Au milieu de l'émotion unanime, M. Poincaré prononce son discours.

Au moment où le président, dans une vibrante période, s'écrie: «*Nous ne remettrons l'épée au fourreau que lorsque nos morts seront vengés*», des applaudissements éclatent, des mains se tendent en un geste de serment, des bras se lèvent.

Comme tout à l'heure, devant l'Arc de Triomphe, les gorges se serrent, un frisson secoue la foule, les larmes coulent.

Oui, Paris aura rarement connu des instants de pareille émotion.

Dans toute son intensité et toute sa grandeur, il a senti vibrer, hier, l'âme de la patrie.

Le Matin, 15 juillet.

Comment les Allemands fêteront l'anniversaire de la déclaration de guerre.

Dans plusieurs journaux allemands on trouve une sorte de proclamation pour engager le peuple allemand à fêter comme il convient et avec une solennité religieuse l'anniversaire de la déclaration de guerre.

«Bientôt, ainsi s'exprime ce manifeste, bientôt reviendra le jour anniversaire de celui où une lourde destinée nous a imposé la guerre mondiale. De toutes parts, des ennemis supérieurs en nombre nous entouraient alors et continuent à nous entourer aujourd'hui. Ce que notre armée, ce que les combattants allemands, jeunes et vieux, chefs et soldats, ont fait dans cette année est sans exemple dans l'histoire. L'héroïsme de

l'avance victorieuse à l'est est unique, de même que l'âpre résistance de nos troupes à l'ouest . . . Ne serait-ce pas une belle pensée que de fêter de notre côté l'anniversaire de la guerre par des sacrifices et non par des fêtes, par un grand jour de sacrifice allemand? Des sommes énormes seraient ainsi rassemblées si chacun, dans l'empire, se décidait à faire ce jour-là un sacrifice en faveur de notre armée.

Point de belles paroles, les actions valent mieux. Quels sacrifices ferons-nous pour nos soldats le 1er août 1915?»

Le Matin, 20 juillet.

Sur le front oriental.

L'immense bataille se développe dans tout le bassin de la Vistule.

Le nouvel effort de Mackensen entre le Wieprz et le Bug.

Bien que la lutte augmente d'intensité sur l'ensemble de l'énorme front, la scène principale de l'action demeure sur la Narew et entre la Vistule et le Bug.

Malgré l'importance des opérations dans la première de ces régions, on continue à penser que le but principal de l'ennemi est d'éloigner les Russes de la ligne Lublin-Cholm, qui reste le centre des événements les plus importants.*) De même l'avance de

*) Man vgl. den österreichischen Heeresbericht vom 21. Juli: „Der Feind hat sich südlich der von Cholm über Lublin nach Iwangorod führenden Bahn neuerlich gestellt. Trotz seines hartnäckigen Widerstandes gelang es den verbündeten Streitkräften, ihn an mehreren Stellen zu durchbrechen.“

l'ennemi dans la région de la Baltique est considérée absolument comme une démonstration.

Entre le Wieprz et le Bug, le général Mackensen tente d'établir un front offensif continu appuyé sur Lemberg, d'où les approvisionnements de munitions sont amenés par des automobiles.

Les forces allemandes.

Voici les plus récentes évaluations des forces ennemies sur le front oriental. Elles se montent à quarante et un corps d'armée en chiffres ronds, dont sept dans la région de la Baltique, quatorze entre le Bug et la Vistule, six ou sept dans la région de l'Orjitz, cinq dans celle du Niémen et huit entre le Bug et le Dniester.

Cette répartition indique l'importance relative que l'ennemi attache à ces diverses actions : mais la retraite des Russes sur les fronts secondaires de Prasnyz et Chavli et la résistance obstinée dont ils font preuve dans l'engagement général sur la ligne Lublin-Cholm prouvent que l'espoir des Allemands d'attirer l'attention de nos alliés vers le nord est fortement déçu.

L'armée de Mackensen menacée.

Les succès qu'ont remportés les troupes russes en délogeant les Allemands de la forêt de Metelin pourraient entrainer un désastre pour l'armée du maréchal Mackensen, dont l'arrière est menacée.

Dans leur tentative en vue de percer le front russe sur les rives de la Wieprz, les Austro-Allemands ne ménagent pas leurs hommes, et ils ont déjà subi des pertes énormes.

On n'a, pour le moment, aucune indication précise sur la longue ligne de bataille qui s'étend du nord au sud de la Pologne, où la lutte pour Varsovie fait rage.

Guillaume II et Hindenburg.

Afin de dissiper les bruits qui circulent en Allemagne au sujet de la disgrâce du maréchal von Hindenburg, la *Gazette de Cologne* publie un récit du séjour que fit l'empereur à Posen au quartier général de l'armée de l'est.

Le maréchal von Hindenburg s'étant installé dans le château de Guillaume II à Posen, l'empereur l'aborda par ces paroles:

— Je n'aurais jamais cru que je serais votre hôte dans un de mes châteaux.

Le Matin, 21 juillet.

Le Kronprinz enivre ses soldats.

Des soldats du nord du Schleswig, revenus du front occidental, racontent que des scènes terribles se sont déroulées dans l'armée du Kronprinz.

Depuis le début de la guerre, il a été fait bon marché des vies humaines. De grandes quantités d'alcool arrivent chaque jour et sont distribuées aux soldats avec prodigalité. La boisson la plus efficace est dénommée «mélange du Kronprinz» et consiste en un punch d'éther et d'arrack, dont une bouteille est donnée à chaque soldat juste au moment où il va prendre part à une grande attaque. Il n'est pas rare,

disent les soldats schleswigois, de voir les hommes affolés par le breuvage charger l'ennemi en tenant d'une main leur bouteille et de l'autre une bombe, absolument hébétés et inconscients du danger.

*Le Matin, 25 juillet.**)

Le mur russe tient bon.

Derrière la Narew il y a le Bug.

L'ennemi a franchi la Narew. Cette opération fut facilitée par l'existence, au milieu de la rivière, d'une île.

Même si l'ennemi arrivait à prendre pied solidement de l'autre côté de la Narew, il se trouverait, sur une distance de plus de vingt-cinq kilomètres, dans un pays pour ainsi dire dépourvu de routes avant d'atteindre le Bug, obstacle autrement formidable que la Narew. En fait, le sort de Varsovie ne se jouera pas sur la Narew, mais bien sur le Bug. Sur la Narew, les Austro-Allemands se trouvent encore à près de quarante kilomètres de la ligne Varsovie-Petrograd.

Un aéroplane a tenté en vain, en lançant des bombes, de détruire un des ponts au-dessus de la Vistule.

Le Matin, 28 juillet.

La résistance russe.

Bülow et Mackensen essayent d'opérer leur jonction, non seulement pour prendre Varsovie, mais encore

---

*) Zu solchen und ähnlichen geschmacklosen und törichten Verleumdungen muß die vielgelesene Zeitung greifen, um das Volk gegen die „Barbaren“ aufzuhetzen.

pour faire prisonnière une partie considérable de l'armée russe.

Les Russes se rendent parfaitement compte de ce plan et leur repliement sur de plus fortes positions et sous la protection de forteresses de première ordre prouve:

1⁰ qu'ils ne veulent pas se laisser prendre;

2⁰ qu'ils sont décidés à opposer une résistance des plus acharnées à l'ennemi.

Le désavantage technique des Russes qui provient de l'insuffisance des munitions est largement compensé par la puissance des forteresses et l'héroïsme des troupes russes comme par leurs positions sur de grands fleuves.

La bataille est à son point culminant. Il est impossible d'en prévoir l'issue. Mais je suis autorisé à déclarer que le généralissime russe est plein de confiance.

Le Matin, 28 juillet.

La situation.

Toute la presse sincère et probe est maintenant unanime à reconnaître que la prise de Varsovie par les Allemands est imminente et que les armées russes vont être obligées de reculer en combattant pour se regrouper sur une autre ligne, à l'est de la Vistule.

Il est probable que cette nouvelle ligne de défense s'appuiera sur les forteresses de Kovno, Grodno et Brest-Litovsk. C'est pour ce nouveau regroupement qui s'opère dans les meilleures conditions possibles que nos alliés luttent avec un courage digne de toute notre admiration. Il est nécessaire, pour eux comme pour nous, qu'ils

maintiennent avec l'ennemi un étroit contact jusqu'au moment où ils auront assez de munitions pour reprendre l'offensive. Il vaut mieux perdre une ville que de mettre une armée en péril.

L'Humanité, 31 juillet.

La prise de Varsovie.

L'entrée des Allemands à Varsovie.

Pendant deux jours, l'artillerie allemande avait bombardé sans interruption les fortifications environnantes, tandis que les Russes, qui avaient évacué la ligne de Blonie, essayaient d'arrêter la progression de l'ennemi.

La nuit dernière, le bombardement devint encore plus intense: l'artillerie de campagne de l'armée entière y participait.

Vers une heure, les Russes évacuèrent le fort nº 6 du secteur extérieur et, peu après, les troupes wurttembergeoises, saxonnes et prussiennes attaquèrent les huit autres forts. Sur le front entier, une violente lutte eut lieu dans les tranchées détrempées. Les Russes reculèrent graduellement dans la ville jusqu'au faubourg fortifié de Praga, sur la rive orientale de la Vistule, faisant sauter tous les ponts.

Varsovie a très peu souffert du bombardement. Le duel entre l'artillerie continue cependant dans les quartiers de la ville traversés par la Vistule.

Le Matin, 10 août.

Un télégramme du Kaiser.

«Combattons jusqu'à une paix honorable.»

La *Gazette de Cologne* annonce qu'en réponse aux félicitations que le roi de Wurttemberg lui a adressées, le Kaiser a envoyé la dépêche suivante:

«Mes remerciements sincères pour vos félicitations. Nous pouvons voir dans la chute de Varsovie la marche significative sur la voie par laquelle le Tout-Puissant, par sa grâce, nous a menés jusqu'ici. Se confiant à lui, nos troupes glorieuses continueront de combattre jusqu'à une paix honorable.»

Le Matin, 10 août.

Le pape Benoît XV et les catholiques de la Prusse orientale.

Le pape Benoît XV a adressé une lettre aux catholiques de la Prusse orientale, dans laquelle il leur exprime sa paternelle sympathie à l'occasion des épouvantables calamités de la guerre, que leur ont infligées les invasions russes. A cette lettre est joint l'envoi d'une somme importante destinée à venir en aide aux victimes.

Le Matin, 12 août.

L'accalmie occidentale.

De Nieuport aux Vosges, l'attitude présente des armées française, anglaise et belge est celle de la stricte défensive, durant laquelle se prépare l'avenir. De son côté, l'ennemi, absorbé par l'immense, dure et coûteuse campagne de Pologne, complétée par celle

de Lithuanie, n'est certainement pas enclin à entreprendre sur notre théâtre de grandes opérations offensives, comportant un risque.

Aussi une accalmie règne-t-elle généralement tant en Belgique qu'en France. Elle demeure ponctuée par les canonades habituelles, plus dépensières en projectiles qu'efficaces en destructions.

Cependant, quatre secteurs du front sont seuls encore intéressés par des combats d'infanterie d'une intermittente importance autour d'objectifs locaux. Dans deux d'entre eux, à Souchez, et autour de la crête du Linge, en Alsace, les Allemands cherchent à rentrer en possession des ouvrages qu'ils ont dû abandonner de haute lutte. Dans le bois de la Gruerie, ils essayent de pousser quelques maigres avantages obtenus sous les futaies; et il en est de même en face d'Ypres, devant le redressement que la ligne anglaise dut opérer en avril dernier, à la suite de la surprise première des gaz asphyxiants.

Car nos alliés qu'appuie à leur gauche un de nos corps, sont toujours solidement fixés à l'est du tas de décombres qui fut une vieille ville flamande; et, s'ils reculent de quelques mètres, c'est pour mieux prendre de l'élan. L'ennemi, s'étant emparé le 30 juillet de plusieurs tranchées aux environs de Hooge, sur la route d'Ypres à Menin, les Anglais, le 9 août au matin, ont repris toutes les positions perdues, et ensuite, d'un seul coup, ont gagné 1.100 mètres en avant. Ypres peut être morte; elle ne sera pas violée.

Commandant de Civrieux. Le Matin, 12 août.

Les Zeppelins.

Nouveau raid sur l'Angleterre.

Six tués, vingt-trois blessés par les bandits allemands.

Londres, 13 août. Un nouveau raid effectué par deux zeppelins s'est produit, hier soir, entre 9 h. 30 et 11 h. 45 sur la côte est de l'Angleterre.

Des bombes incendiaires et explosibles furent jetées sur différents points, tuant quatre hommes et deux femmes, blessant trois hommes, onze femmes et neuf enfants, et endommageant sérieusement quatorze maisons.

Toutes les victimes sont des civils.

Les zeppelins furent attaqués sur divers points de la côte, mais ils réussirent à échapper aux patrouilles aériennes.

Il est probable qu'un des aéronefs fut endommagé par le tir de la défense mobile.

Le Matin, 15 *août.*

Devant la profonde Russie.

«Je n'ai pas encore obtenu de résultat important et je dois faire de nouvelles combinaisons. Mais j'espère trouver bientôt l'occasion de battre les Russes. Je les battrai à Smolensk et là je m'arrêterai. Je me contenterai d'occuper le terrain que j'ai les moyens de défendre, c'est à dire les provinces russes de l'ancien royaume de Pologne. Je proclamerai l'indépendance de ce royaume et j'aiderai à son organisation; je

donnerai du repos à l'armée; j'emmagasinerai les produits de la récolte et assurerai notre subsistance; je fortifierai les points essentiels qu'occuperont ces troupes, et ce sera le cas d'utiliser les bataillons d'ouvriers que j'ai amenés; je les emploierai à la construction de grandes casernes destinées à abriter les hommes et les chevaux. Le succès de l'entreprise exige le concours le plus complet de toutes les mesures de prudence.»

Ainsi, le 22 juillet 1812, au bivouac de Gloubokoïé, sur la route de Vilna à Smolenk, parlait avec sagesse l'empereur et le roi. Après d'admirables manœuvres, qui n'avaient rencontré que le vide, il était parvenu à la limite de la Lithuanie, et devant lui s'ouvraient, infinies, les profondeurs de la Russie.

Cent trois ans plus tard, en saison semblable, l'arrière-petit-fils du Hohenzollern a poussé de même ses armées jusqu'aux confins orientaux de la Pologne. Généralissime honoraire, vivant en des châteaux gardés par des soldats de parade, Guillaume II. ne saurait prononcer des paroles dignes de parvenir aux lointaines postérités, telles que celles tombées des lèvres du grand capitaine, assis devant cette tente aux rayures blanches et bleues qu'enveloppent l'ardent amour de la Grande Armée. Peut-être, cependant, des pensées analogues viennent-elles hanter son orgueilleux cerveau, livré au trouble et à l'indécision ?

Lui aussi, sans doute, voudrait s'arrêter et organiser la Pologne. Mais Hindenburg, Mackensen, Luitpold de Bavière ne doivent-ils plutôt franchir le Bug, déployer leurs colonnes vers les espaces insondables ? Von Below ne trouvera-t-il pas le triomphe en cher-

chant, par le travers de la route impériale de 1812, l'enveloppement toujours fugace d'un adversaire insaisissable ?

Où marquer la limite de l'offensive ?

Cruelle énigme, posée sans doute à l'heure présente devant le César germanique par le Sphinx, détenteur des secrets de l'avenir.

Le Matin, 17 août.

La vie en Allemagne.

La chasse aux métaux.

D'après les *Dernières Nouvelles de Münich* le commandant du 1er corps d'armée bavarois a étendu les prescriptions de la saisie du cuivre, du nickel et du laiton aux objects en aluminium qui renferment 80% de ce métal.

L'utilité du maréchal Hindenburg.

Le *Lokal Anzeiger*, de Berlin, annonce que l'impératrice a promis d'assister, le 28 août, à la cérémonie de la pose du premier clou dans le buste colossal de Hindenburg, haut de douze mètres, placé devant le Reichstag. Les clous d'argent ou d'or coûteront respectivement cinq marks et cent marks.

Utilisation des noyaux de fruits.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* recommande au public de ne point jeter les noyaux de fruits qui peuvent servir à fabriquer une huile comestible.

Le Matin, 18 août.

Trois villes anglaises bombardées par un sous-marin allemand.

Londres, 16 août. On annonce officiellement, ce soir, qu'un sous-marin allemand a lancé plusieurs obus sur Parton, Harrington et Whitehaven, entre 4 h. 30 et 5 h. 20, ce matin.

Aucun dommage sensible ne fut causé. Quelques obus tombèrent dans le remblai du chemin de fer au nord de Parton, mais le service des trains ne subit qu'un léger retard.

Des incendies furent allumés à Whitehaven et à Harrington, mais ils furent promptement maîtrisés.

On ne signale aucune victime.

Le Matin, 18 août.

Des Zeppelins sur l'Angleterre.

Le dix-septième raid.

Quarante-six victimes.

Les raids de zeppelins se succèdent maintenant à de courts intervalles. Il faut y voir un indice de l'affolement et de la nervosité du public allemand, qui a besoin d'être remonté.

Les résultats de ces raids constituent une bien légère fiche de consolation, car, bien que très regrettables, ils n'ont cependant aucune importance militaire, et le public anglais n'en est aucunement impressionné ni affolé.*)

---

*) Man vgl. dazu unseren Heeresbericht vom 18. August: „In der Nacht vom 17. zum 18. August griffen unsere Marineluftschiffe

Hier soir encore, des zeppelins ont visité les comtés de l'Est, jetant plusieurs bombes. Il furent accueillis par le feu des canons antiaéronefs. On croit qu'un zeppelin fut atteint.

En raison des conditions atmosphériques, les zeppelins réussirent à échapper aux patrouilles aériennes.

Quelques maisons et d'autres bâtiments, notamment une église, furent endommagés.

On a connaissance des pertes suivantes: tués: hommes, sept; femmes, deux; enfant, un; blessés: hommes, quinze; femmes, dix-huit; enfants, trois.

Toutes les victimes sont des civils.

La joie en Allemagne.

Il paraît qu'on est très fier à Berlin des raids des zeppelins. Des voyageurs arrivant d'Allemagne à Rotterdam disent que les zeppelins sont, à l'heure actuelle, dans leur état de perfection et que la saison idéale pour les raids de dirigeables étant arrivée, ceux-ci vont devenir fréquents jusqu'à la fin de septembre.

Des réjouissances enthousiastes se sont produites à Hambourg dans un café où se trouvaient réunis des hommes des équipages des zeppelins s'étant rendus en Angleterre. Ces équipages, fêtées par la population

---

wiederum London an. Es wurden die City von London und wichtige Anlagen an der Themse ausgiebig mit Bomben belegt und dabei gute Wirkungen beobachtet. Außerdem wurden Fabrikanlagen und Hochofenwerke bei Woodbridge und Ipswich erfolgreich mit Bomben beworfen. Die Schiffe erlitten trotz starker Beschießung keinerlei Beschädigungen und sind sämtlich zurückgekehrt."

allemande, s'enorgueillissent de leurs actions «magnifiques».

Le Matin, 20 août.

La prise de Kovno.

L'artillerie allemande écrase les forts et la place.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, la citadelle russe de Kovno, bombardée depuis quelques jours par la grosse artillerie allemande, a succombé, écrasée sous un ouragan de fer.

Rien ne peut plus résister aux grosses pièces que l'on construit aujourd'hui. Du moment où elles peuvent être mises en batterie à bonne portée de la place, celle-ci est perdue, à moins de posséder elle-même des pièces d'égal calibre et suffisamment protégées.

En soi, cet événement n'a rien de comparable avec la prise d'une ville comme Varsovie, seule la situation stratégique des armées en présence lui donne quelque importance. Kovno peut servir de pivot d'opérations au général von Below, en Lithuanie, dans la direction de Vilna.

D'autre part, la place commandait la ligne du Niémen, que l'armée russe doit maintenant couvrir.

Le Matin, 20 août.

Un transatlantique coulé par les Allemands.

L'«Arabic» torpillé au sud de l'Irlande.

Le transatlantique Arabic, de la White Star Line, qui avait quitté Liverpool hier pour New-York avec

un grand nombre de passagers, a été torpillé et coulé par un sous-marin allemand ce matin, à neuf heures quinze, près de Fastnet, sur le littoral sud de l'Irlande.

Les passagers ont été recueillis et seront probablement amenés à Queenstown.

L'Arabic était un navire de 15 800 tonnes. Sa vitesse était de seize nœuds et demi. Il était aménagé pour le transport de 315 passagers de première classe, 220 de deuxième classe et 1 100 de troisième classe.

Coulé en onze minutes.

Suivant l'habitude allemande, ce torpillage fut fait sans avertissement préalable. En dix minutes à peine le navire disparaissait sous les flots, sans que les pirates se fussent inquiétés du sort des centaines de personnes qui étaient à bord.

Le matin, 21 août.

Dans le golfe de Riga.

La flotte allemande a pénétré dans le golfe de Riga; trois torpilleurs ont été endommagés par les mines.

* * *

Suivant des nouvelles parvenues à Petrograd, la flotte ennemie, au cours des dernières opérations du golfe de Riga, aurait subi des pertes considérables.

Le Figaro, 23 août.

L'évacuation de Vilna.

L'évacuation de Vilna touche à sa fin; des milliers d'habitants mêlés aux fugitifs venant de Kowno abandonnent la ville nuit et jour. On a fait sauter tous les établissements de l'Etat ainsi que les établissements particuliers et les fabriques; les écoles ont été transferées dans l'intérieur de la Russie, la plupart à Moscou, ainsi que les énormes approvisionnements accumulés à Vilna.

Depuis hier, la cannonade s'est fait attendre dans les environs de la ville.

Le Figaro, 23 août.

Les Allemands sont à Brest-Litovsk.

Un message de Berlin confirme la chute de la forteresse de Brest-Litovsk qui fut attaquée par les Allemands et les Autrichiens à la fois par le nord et par l'ouest et enlevée d'assaut.

Les Russes luttèrent avec un courage incomparable et offrirent une magnifique résistance. Mais ils se trouvaient en présence de forces considérablement supérieures, et ils furent contraints de se replier vers l'est, où ils avaient préparé à quelque distance de la place de fortes positions défensives. Les critiques militaires allemands reconnaissent que Novo-Georgievsk, Kovno et Ossowietz ont parfaitement rempli leur mission avant d'être prises.

La nouvelle au Reichstag.

Un télégramme de Berlin annonce qu'aujourd'hui, au début de la séance du Reichstag., le président a déclaré:

«Je viens d'apprendre que Brest-Litovsk est tombé. Saluons nos braves soldats et officiers, les chefs de notre armée et l'armée austro-hongroise, qui, dans les dernières semaines et dans les derniers mois, ont accompli tant d'incroyables exploits. Leur ensemble est couronné par la chute de Brest-Litovsk».

Le Journal, 28 aout.

Eux et nous.

Paris et Berlin.

Le souvenir de Paris obsède les Allemands. Ils y reviennent constamment; ils ne se lassent point d'en discuter le charme, l'esprit et la douceur. Chaque semaine, leurs journaux consacrent des chroniques et des feuilletons à la grande cité.

Il n'est pas douteux que les gazettes allemandes ont encore des correspondants à Paris,des correspondants actifs, circulant librement, ayant des relations, sachant où l'on peut causer librement.

Il est remarquable que presque tous les correspondants allemands qui décrivent Paris pendant la guerre s'attachent avec une curieuse prédilection à parler de Montmartre, du quartier latin et des bouquinistes installés le long des quais. Comme ils n'y retrouvent plus les cabarets et les brasseries avec leur clientèle un peu spéciale, ils s'imaginent que Paris a perdu son âme.

D'ailleurs ils ne leur suffit point de tracer de la grande cité un tableau mélancolique; ils veulent encore

que le contraste entre Paris morne et Berlin vivant soit bien marqué. Chaque jour les journaux décrivent la vie intense de la capitale de l'empire, en détaillent sur le mode lyrique toutes les splendeurs. Certes, on voit la guerre à Berlin—mais on la voit en beauté.

Un feuilletoniste du *Berliner Tageblatt* a pourtant trouvé une forme assez drôle pour convaincre ses lecteurs de la supériorité de Berlin sur Paris. Il a imaginé une visite de M. Clemenceau, incognito. Au coin d'une allée, il rencontre brusquement l'ancien président du conseil, «avec sa tête de Mongol, sa moustache grisonnante, et sous le bras, son parapluie célèbre.» M. Clemenceau se promène à Berlin, et il y voit une foule énorme de soldats allemands permissionnaires, avec des uniformes superbes et des bottes neuves. Il voit les passants saluer avec des regards reconnaissants les blessés. Au café, il trouve les journaux, y compris les journaux de Paris, qu'il peut lire à loisir. A regarder les affiches des théâtres, il constate que l'Opéra de Berlin monte encore des œuvres de Bizet et d'Ambroise Thomas, tandis que Wagner est banni des scènes françaises. Puis il s'en va au «Tiergarten», sans y trouver les tranchées et les barricades qui bouleversent, paraît-il, le bois de Boulogne. M. Clemenceau n'y voit pas de prisonniers de guerre, mais des gens bien vêtus prenant grand plaisir à quelque beau concert. Dépité, M. Clemenceau s'en va à la cage aux fauves où un tigre — un vrai — lui révèle enfin toute la vérité allemande et le persuade qu'il a, jusque là, comme tous les Français, mal jugé les Germains.

Roland de Marès. Le Temps, 25 août.

Les Allemands en Russie.

La prise de Grodno.

On confirme qu'après un combat assez vif entre les avant-gardes du groupe d'armées de Hindenburg et les arrière-gardes russes, sur les lignes extérieures des fortifications de Grodno, la place a été évacuée par l'armée allemande.

Les Allemands ont occupé d'abord les forts du secteur ouest.

Puis la bataille s'est poursuivie vers l'est dans la direction de la forêt de Bielovska.

A Varsovie.

Suivant une dépêche de Bern, on a décrété à Varsovie l'instruction obligatoire, avec des sanctions sévères pour les personnages qui s'y soustrairont.

On y a établi également l'heure de l'Europe centrale.

Le même correspondant signale que la population juive de Pologne est dans une misère navrante.

Le Journal, 4 septembre.

Le transatlantique «Hesperian» coulé par un torpilleur allemand.

Le transatlantique *Hesperian*, de la compagnie Alland de Liverpool, a été torpillé près de la côte d'Irlande. Il portait 600 passagers environ.

Le bateau continua de flotter. Il y a seulement vingt blessés. Les autres passagers ont été débarqués à Queenstown.

On espère pouvoir remorquer le navire au port.

L'Hesperian a été torpillé à huit heures et demie du soir. Il allait de Liverpool à Montréal et avait à bord exactement 700 passagers et 250 hommes d'équipages.

Un remorqueur de Queenstown s'est porté au secours du paquebot. Vingt blessés ont été débarqués à Queenstown.

Le Journal, 7 septembre.

Comment nous traitons les prisonniers allemands.

Une visite au camp de Saint-Nazaire.*)

Sur le quai de Saint-Nazaire, longeant les grands paquebots en partance, une escouade de prisonniers s'approche, escortés de fantassins en armes. Les passants, blasés sur ce spectacle, ne lui prêtent qu'une attention distraite. Cependant, devant moi, un bon bourgeois, sa femme et un ouvrier sont arrêtés au bord du trottoir. L'ouvrier murmure:

«Après tout, ce sont des hommes comme les autres . . .»

Et le bourgeois, qui a entendu, approuve en hochant la tête: «Eh oui! comme les autres . . .»

Mais maintenant les Boches sont là, tout près, frôlant presque le trio qui les a regardés venir. Ils marchent, raides et frappant du talon. Leur attitude est une attitude de défi, bien inutile certes, car rien ne les menace. Sous la couche de charbon dont leur visage est couvert (ils ont, ce matin, déchargé un navire),

---

*) Saint-Nazaire (ca. 40 000 Einwohner), westlich von Nantes, bedeutender Hafen im Dep. Untere Loire. (Seebäder, Salinen, Kohlenhandel.)

leurs yeux brillent d'un éclat mauvais. La femme du bourgeois frissonne:

— Dieu! qu'ils ont mauvais air! J'en suis toute retournée . . . dit-elle à son mari.

Celui-ci est du même avis: — Ils ont, en effet, une vilaine figure.

— Une sale gueule! complète l'ouvrier.

Et le groupe semble près de convenir que ce ne sont tout de même pas là «des hommes comme les autres».

Ces hommes, ces prisonniers, ces Boches, je viens de les voir dans leur campement.

Le digne capitaine H . . ., un Alsacien, est chargé de leur garde. Il a voulu que la discipline, chez les prisonniers, fût assurée par leurs propres sous-officiers. Les prisonniers sont divisés en trois compagnies, ayant chacune à sa tête un *Feldwebel*, autrement dit un adjudant. La compagnie est elle-même divisée en douze groupes. Le groupe est commandé par un sous-officier allemand qui couche avec ses hommes.

Le travail est de dix heures par jour: cinq heures le matin, cinq heures l'après-midi. Il consiste à décharger les bateaux. Les prisonniers remplacent les dockers que la mobilisation a enlevés au port. Ils reçoivent un salaire proportionné à leur zèle et à leurs efforts. Ce salaire varie de 0 à 40 centimes.

Les rébellions? Seul, un refus d'obéissance, au tout début. Les prisonniers répugnaient, en effet, à faire office de charbonniers. L'autorité militaire dut faire un choix parmi les meneurs et expédier quatre-vingt-dix d'entre eux au Maroc. Cela a suffi pour calmer les autres.

— Quant aux évasions, il y a eu dix tentatives, dont deux seulement suivies d'effet. A les voir ainsi essayer de s'enfuir, on serait tenté de les taxer, ces gaillards-là, d'ingratitude. Quant à la nourriture, elle est, pour eux, la même que pour le soldat français, avec cette différence qu'ils ne reçoivent que 250 grammes de viande; mais le pain est en quantité suffisante, et quant aux légumes, ils sont en abondance.

En ce moment, dans le camp, les prisonniers couchent sous la tente; mais l'on s'occupe de leur aménager des baraquements où, l'hiver venu, ils seront mieux à l'abri des intempéries.

Si les Allemands, en leurs conciliabules de dimanche, parlent d'autre chose que de la guerre et s'ils sont, pour une fois, sincères, ils doivent convenir que la France est une nation vraiment généreuse, qui les traite, prisonniers, avec autant d'humanité.*)

Edmond le Roi. Le Journal, 10 septembre.

La victoire russe en Galicie.

Le ralentissement momantané des opérations germano-autrichiennes est manifeste. Les Allemands, sur la Dvina, hésitent entre Friedrichstadt et Jacobstadt pour tenter un effort décisif. Ils sont, en définitive, toujours empêtrés et canonnés sur la rive gauche, parmi les terrains marécageux où les routes

*) Es klingt wie ein Hohn auf das traurige Los unserer armen Gefangenen; das Schlimmste ist nur, daß der Franzose gar keine Empfindung dafür hat, wie er durch diese Schilderung seine Regierung selbst anklagt.

elles-mêmes, détrempées par les pluies torrentielles, sont des cloaques où les transports des munitions rencontrent des difficultés énormes.

La manière dont les Allemands progressent et dont ils maintiennent en liaison leurs colonnes dans ce pays extraordinairement tourmenté, témoigne d'une profonde connaissance topographique de ce monde semi-aquatique.

A mesure que les Allemands avancent, ils assèchent derrière eux, grâce à un outillage spécial, ceux des marais qui gêneraient le plus gravement leurs lignes de communication.

Rien n'est changé au front nord, où l'ennemi, le long de la grande voie Pétrograd-Varsovie, menace cette voie en cinq points distincts.

Pendant ce temps, au front sud, en Galicie, nos alliés, qui observaient depuis quelques jours les concentrations austro-allemandes sous Tarnopol, conçurent le projet d'attaquer les premiers échelons avant que les autres fussent assez rapprochés pour intervenir. Ayant décidé cela, les Russes ont inopinément pris l'offensive et remporté une brillante victoire qui met entre leurs mains un total général de 11 000 prisonniers.

Le Journal, 11 septembre.

Les crimes des Zeppelins.

Le dernier raid sur l'Angleterre a fait 106 victimes.

Suivant le communiqué officiel, 106 personnes ont été tuées ou blessées au cours du raid aérien de la nuit dernière. Ce total se décompose comme suit:

12 hommes, 2 femmes, 6 enfants tués; 8 hommes, 4 femmes, 2 enfants grièvement blessés; 38 hommes, 23 femmes, 11 enfants légèrement blessés.

Sur ce nombre, 1 tué et 3 blessés seulement étaient des soldats. Toutes les autres victimes sont des civils.

Le Journal, 11 septembre.

Nos aviateurs bombardent Trèves.

En représailles des bombardements récents de Lunéville et Compiègne par les aéroplanes ennemis, une escadrille de dix-neuf avions a survolé, le 13 au matin, la ville de Trèves, sur laquelle une centaine d'obus ont été lancés: la gare et la Banque de l'Empire ont été nettement atteintes.

La même escadrille, rentrant à son port d'attache après avoir atterri dans nos lignes, a lancé, dans l'après-midi, cinquante-huit obus sur la gare de Dommary-Baroncourt.

D'autres avions ont bombardé à faible hauteur les gares de Donaueschingen, sur le Danube, et de Marbach, dans une région où des mouvements de troupes étaient signalés. On a pu constater l'efficacité du tir sur les objects visés et sur un train en marche qui a dû s'arrêter.

Le Journal, 15 septembre.

Les auxiliaires en France.

Combien sont-ils d'auxiliaires, en France, mobilisés ?

Nul ne le sait.

Sont-ils 100.000, 200.000, un million ?

La bureaucratie elle-même ne le sait pas.

Tout ce qu'on sait, c'est que, outre les traitements qu'ils peuvent toucher comme fonctionnaires, ils coûtent l'un dans l'autre à l'État 2 francs à 2 fr. 50 par jours.

Ce qu'on sait aussi, c'est qu'il y a partout 50 auxiliaires qui tuent le temps, là où, dans le commerce ou l'industrie, il y aurait un employé pour abattre la besogne.

Ce qu'on sait enfin, c'est qu'il y a actuellement des milliers et des milliers de ces parasites involontaires qui vivent au dépens de l'État, et qui seraient infiniment plus utiles à la société, à la patrie, si on les rendait à la vie civile et si on leur permettait de vaquer à leurs occupations ordinaires.

M. G. Hervé. La guerre sociale, 14 septembre.

L'Angleterre s'occupe du service obligatoire.

Toute l'Angleterre est à la politique, en ce moment, et il est toujours question du service obligatoire, qui fait les frais de la conversation.

Le budget lui-même, dont M. Mac Kenna doit exposer les grandes lignes au début de la semaine, est relégué au second plan, encore que les commerçants attendent avec quelques inquiétudes l'annonce des augmentations considérables d'impôt qu'il doit contenir.

La déclaration faite aux Communes, hier, par M. Thomas, sécrétaire de la Fédération des chemins de fer, sur l'attitude des cheminots, au cas où le service obligatoire serait promulgué, a jeté une note regrettable.

M. Thomas avait déclaré qu'au cas où la conscription serait votée, les cheminots feraient grève.

La question a pris une telle importance qu'il est beaucoup de bons esprits qui voudraient la voir soumise à un referendum.

Le Journal, 19 septembre.

Les Russes auraient évacué la ville de Pinsk.

On mande de Berlin que les troupes allemandes placées sous le commandement du général von Mackensen se sont emparées de Pinsk qui commande les marais du Pripet.

La ville avait été évacuée par les Russes. (Fournier.)

Le Matin, 20 septembre.

Un fils du Kaiser blessé en automobile.

Les journaux de Berlin annocent, ce matin, que le prince Joachim-Albrecht de Prusse, qui s'est rendu, il y a environ un mois, sur le théâtre de la guerre, a été victime d'un accident d'automobile, dans sa propriété de Strobl, près d'Ischl.

Le prince et ses compagnons ont été précipités hors de la voiture. Le prince s'est fait plusieurs blessures légères; les autres occupants ont été grièvement blessés. La voiture a été détruite.

Le Journal, 22 septembre.

La nouvelle voie ferrée d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles.

Le correspondant du *Telegraaf* apprend que la construction de la nouvelle ligne d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles via Visé est activement poussée. Des ouvriers allemands y travaillent jour et nuit.

La construction du pont, près de Lische, commencera sous peu.

Les voies ferrées à travers la Belgique seront établies en ligne presque droite, sans égard pour la propriété privée ou les obstacles naturels.

Le Journal, 22 septembre.

Représailles !

Nos avions bombardent Stuttgart.

(Officiel.) *22 septembre.*

En représailles des bombardements dirigés par les Allemands sur les villes ouvertes et les populations civiles de France et d'Angleterre, un groupe d'avions est allé ce matin bombarder Stuttgart, capitale du Würtemberg : une centaine d'obus ont été lancés sur le palais royal et sur la gare.

Nos avions, canonnés en différents points de leur long parcours, sont rentrés indemnes à leur port d'attache.

La prise de Vilna.

D'après les dernières nouvelles reçues de Berlin, l'état-major allemand, tout en annonçant que les troupes qui ont occupé Vilna continuent la poursuite des Russes, ne fait toujours aucune allusion à une réussite quelconque de ses projets d'encerclement.

Le Matin, 23 septembre.

L'Allemagne et la Bulgarie sont-elles d'accord?

L'heure est décisive.

D'après les nouvelles qui arrivent de Suisse la Bulgarie aurait pris depuis trois jours des mesures militaires d'une grande importance.

Comment les Bulgares expliquent-ils leur décision? Ils déclarent:

«L'attaque de l'artillerie allemande contre le Danube donne à penser que les Balkans vont être le théâtre d'une guerre. Or, la Roumanie a mobilisé. La Grèce, en comptant les classes de réservistes récemment appelés, a cent soixante-dix mille hommes massés non loin de notre frontière. Quant à la Serbie, elle est elle-même en état de guerre. Enfin, la Turquie a tous ses hommes valides sous les armes, au moins pour ce qui regarde la Turquie d'Europe.

Dans ces conditions, ce serait la plus grave imprudence de notre part de rester désarmés et de ne pas prendre toutes les mesures qu'exige notre sécurité.

Les jours qui vont suivre nous éclaireront sur les sentiments réels que l'on éprouve à Sofia et sur les desseins du roi Ferdinand.

Mais, si important que soit le développement des événements dans les Balkans, il n'est pas capital pour l'issue de la guerre. La confiance de la France réside dans son armée, et les champs de bataille vers lesquels sont tournés les regards de notre peuple ne sont pas sur le Vardar.

On peut donc attendre avec une émotion modérée que le roi Ferdinand ait ouvertement pris ses décisions et ses responsabilités.

Le Matin, 24 septembre.

L'intervention bulgare a aux yeux de l'Allemagne deux immenses avantages : un avantage lointain, qui ne peut être atteint que si la Serbie est écrasée et qui consiste à faire de Constantinople la base de nouvelles expéditions allemandes, un avantage proche qui peut être obtenu dès qu'un canon bulgare tirera des collines de Stroumitza vers la vallée du Vardar, et qui consiste à couper le chemin de fer entre Salonique et Nich. Ce chemin de fer une fois coupé et la glace une fois revenue dans le port d'Arkangel, il n'y aura plus aucune communication directe entre la Russie et ses alliés d'Occident.

Avons-nous le droit de laisser se produire ce blocus ?

En avons-nous le droit vis-à-vis des Russes ? En avons-nous le droit vis-à-vis des soldats et des marins qui sont morts aux Dardanelles ? Pouvons-nous tolérer une telle catastrophe pour nos alliés, une telle fin pour nos efforts ?

L'Echo de Paris, le 24 septembre.

Le Kaiser sur le front oriental.

On mande de Berlin que le grand quartier général communique que l'empereur s'est rendu, il y a quelques jours, sur le front oriental. Le Kaiser a été reçu par les généraux Hindenburg et Eichhorn.

Le Matin, le 24 septembre.

La situation diplomatique.

L'Allemagne s'est empressée de célébrer la victoire diplomatique qu'elle paraît avoir remportée en Bulgarie.

Elle a, d'ailleurs, besoin de soutenir la confiance et le courage des Turcs. Et, dès à présent, ses journaux annoncent la réalisation du «vieux rêve des puissances centrales», c'est à dire la grande voie de Hambourg aux Indes, en passant par la Corne d'Or. C'est l'affaire du duc de Saxe-Coburg-Gotha, qui règne à Sofia, de faire travailler son royaume à la réalisation de ces monstrueux appétits de domination en Orient. On ne peut empêcher les souverains et les pays de se suicider. Mais les alliés sauront parer aux événements, et si Ferdinand de Bulgarie croit aux signes du destin, peut-être verra-t-il un fâcheux présage dans l'échec de la manœuvre d'enveloppement de Hindenburg et dans la défaite subie par les Autrichiens à Loutzk.

Le coup de tête du roi Ferdinand ne pourra pas changer l'issue de la guerre qui sera décidée sur le front oriental, à l'heure certaine où, d'après une formule heureuse, «nos moyens accrus l'emporteront sur les moyens décroissants de l'ennemi». Et si l'attitude de la Bulgarie provoque de la colère parce qu'elle est indigne d'une nation que la Russie, l'Angleterre et la France ont délivrée des massacres turcs, elle ne cause chez les alliés aucun découragement. Leur résolution, leur confiance, leur certitude déjouent tous les faux calculs allemands.

Le Temps, 25 septembre.

Communiqués officiels.

26 septembre, vingt-trois heures.

Notre attaque au nord d'Arras a réalisé de nouveaux progrès.

Nous avons occupé de vive force la totalité du village de Souchez et avancé vers l'est dans la direction de Givenchy. Plus au sud nous avons atteint la Folie et poussé au nord de Thelus jusqu'au télégraphe détruit.

Nous avons fait au cours de ce combat un millier de prisonniers.

En Champagne nos troupes ont continué à gagner du terrain.

Après avoir franchi sur presque tout le front compris entre Auberive et Ville-sur-Tourbe les puissants réseaux de tranchées, boyaux et fortins établis et perfectionnés par l'ennemi depuis de longs mois, elles ont progressé vers le nord contraignant les troupes allemandes à se replier sur les tranchées de seconde position à trois ou quatre kilomètres en arrière.

La lutte continue sur tout le front.

L'ennemi a subi par notre feu et dans le corps à corps des pertes très importantes.

Il a laissé dans les ouvrages qu'il a abandonnés un matériel considérable qui n'a pu être encore recensé. Dès maintenant on signale la prise de vingt-quatre canons de campagne.

Au total et sur l'ensemble du front les troupes alliées ont fait en deux jours plus de vingt mille prisonniers valides.

La nouvelle de nos succès enthousiasme les Parisiens.

C'est lorsque parurent les premières feuilles du soir, qui contenaient le communiqué de 3 heures, que

commença à se répandre le bruit de nos succès en Artois et en Champagne. C'était dimanche, la foule des promeneurs était considérable, aussi la bonne nouvelle se propagea-t-elle avec une rapidité étonnante. Douze mille prisonniers! Ces mots volaient de bouche en bouche. L'avance à Souchez enthousiasmait les Français du Nord; la poussée sur Souain n'excitait pas moins de joie parmi nos compatriotes de la région champenoise.

Dans la plupart des salles de spectacles où avaient lieu des matinées le communiqué fut affiché ou lu aux spectateurs, et lorsque la nuit tomba, tout le monde savait l'heureux résultat de notre offensive et un frisson de victoire agitait Paris.

Le soir, la foule s'attarda longtemps, attendant le communiqué de 11 heures qui, non publié pourtant, n'en fut pas moins connu presque instantanément, et ce fut un délire d'enthousiasme. Les Parisiens rentrant chez eux réveillaient leurs voisins pour leur donner le bulletin de victoire. Il y eut des enthousiastes qui se mirent à leurs fenêtres et entonnèrent la Marseillaise!

Le Matin, *28 septembre.*

Un passage de prisonniers.

Ils semblent tous valides, mais nullement contrits.

Les habitants des localités situées sur le passage de la ligne de chemin de fer Paris—Lyon par la Bourgogne ont été, hier, les spectateurs priviligiés d'un spectacle réconfortant, refusé à la population parisienne:

ils ont vu défiler devant eux les trains de prisonniers allemands capturés dans les récentes actions de Champagne et d'Artois.

La nouvelle s'en était vite répandue et sur tous le parcours, aux gares, aux passages à niveau, la foule était accourue nombreuse, joyeuse, enthousiaste.

A Sens, six trains de quarante wagons ont ainsi passé. Installés dans les wagons à marchandises, les Boches n'avaient nullement l'air contrit. De la main ils faisaient des signes en réponse aux acclamations de la foule qui, sans proférer une insulte, résumait son contentement en un seul cri: «Bravo! Vive la France!»

Les communiqués qui ont qualifié les prisonniers de «valides» n'ont certes pas menti.

Les hommes qui ont passé hier à Sens sont tous jeunes et solides. Leur équipement était absolument neuf: uniforme gris à étroite bande rouge, petite casquette.

Ils ont déclaré que les approvisionnements en nourriture ne manquaient pas dans leurs lignes. Les munitions sont abondantes aussi.

Après un court arrêt, pendant lequel les prisonniers furent ravitaillés, les trains sont repartis pour le Midi.

Le Journal, 29 septembre.

Une interview du Kronprinz de Bavière.

«Nous avons été surpris, dit-il, mais nous prendrons notre revanche.»

Genève, 4 octobre. — L'envoyé spécial du *Berliner Tageblatt* sur le front occidental télégraphie

de Lille que la bataille au sud de la Bassée et aux environs de Souchez continue avec une violence toujours croissante. Les Français recommencent jour et nuit, sans relâche, des attaques acharnées qui imposent à nos troupes des efforts surhumains. J'ai été reçu par le Kronprinz de Bavière qui loue sans réserve le stoïcisme de ses hommes et affirme que l'offensive endiablée des Français ne pourra quand même pas avoir raison de la résistance opiniâtre des Allemands.

— Les attaques que nous venons de subir, m'a-t-il dit, sont les plus terribles qui aient eu lieu sur le front occidental depuis le commencement de la guerre, et il n'est pas surprenant qu'elles aient abouti à un premier succès, car l'assaillant a sur son adversaire l'avantage de choisir ses points d'attaque, son heure et ses moyens. Mais j'ai confiance. Ces succès sont éphémères et nous reprendrons bientôt, morceaux par morceaux, le terrain que nous avons dû céder. Les Français ont profité d'un moment de surprise, mais nous voici de nouveau solidement sur nos gardes et prêts à prendre, à la première occasion, une terrible revanche.»

Le Journal, 5 octobre.

Dans les Balkans.

L'offensive des Austro-Allemands contre la Serbie serait imminente.

D'après des renseignements de Vienne, l'attaque des Austro-Allemands contre la Serbie commencera le 6 ou le 7 octobre.

Mackensen commande.

On annonce que la situation est calme à la frontière serbe, mais l'envoyé de la Epoca, qui a visité le banat de Temesver, signale que 250,000 hommes, avec 2,000 canons, la plupart prélevés sur le front oriental, sont déjà arrivés sur le front serbe, où les préparatifs d'attaque sont très hâtivement poussés sous la surveillance directe du maréchal von Mackensen.

Celui-ci a établi son quartier général à Versecz.

Le Journal, 5 octobre.

Le coup bulgare.

Il faut que toutes les puissances alliées fassent les sacrifices nécessaires pour gagner la partie en Orient.

Les quatre grandes puissances alliées se sont trouvées d'accord pour rompre simultanément avec la même énergie toute relation avec le gouvernement de trahison qui domine Sofia. Si l'Angleterre, la Russie, la France et l'Italie ne donnaient pas immédiatement suite à leur menace avec toutes les forces dont elles peuvent disposer, elles perdraient irrémédiablement leur prestige dans les Balkans.

Il faut que le gouvernement grec soit décidé par des arguments visibles, et que la Roumanie se sente protégée contre tout chantage. A ces conditions la rupture avec Sofia peut avoir finalement d'heureux effets. Mais si nous tolérions qu'Enver pacha et Radoslavoff puissent s'égayer à nos dépens en constatant que notre effort ne répond pas à nos paroles,

nous perdrions en Orient une bataille aussi décisive que les plus grandes batailles de n'importe quel front.

Les contigents franco-anglais qui débarquent à Salonique ont ranimé l'espoir dans le cœur des Serbes.

Il faut que les Russes apparaissent aussi aux côtés des Serbes.

Sachons reconnaître que l'Allemagne, en attendant d'envoyer des armées en Orient, a prononcé une offensive diplomatique des plus sérieuses et qu'en bernant les uns et en menaçant les autres, elle pourrait remporter un grand succès moral. Si elle obtenait la neutralité de la Grèce et de la Roumanie, ce succès faciliterait singulièrement les entreprises militaires qu'elle paraît concevoir dans les Balkans.

Que nos alliés prennent garde de ne pas sentir assez vivement tout ce qu'il y a de tragique et de décisif dans la bataille diplomatique et militaire des Balkans.

Le Matin, 8 octobre.

Le refus bulgare.

Sofia, 5 octobre. — Le gouvernement bulgare a remis, à 2 heures 40 de l'après-midi, aux ministres de Russie et de France les réponses aux ultimatums remis hier par les représentants de la Russie et de la France. Ces réponses sont nettement négatives.

(*Havas.*)

L'Angleterre et l'Italie s'associent à l'ultimatum.

Sofia, 5 octobre. — Les ministres d'Italie et d'Angleterre ont remis au gouvernement bulgare une note par laquelle ils adhèrent à l'ultimatum remis hier par les ministres de Russie et de France. (*Havas.*)

Les ministres des alliés réclament leur passeports.

Sofia, 5 octobre. — La réponse du gouvernement bulgare à l'ultimatum de la Russie n'étant pas satisfaisante, le ministre de Russie a notifié à M. Radoslavoff la rupture des relations diplomatiques.

La protection des intérêts des sujets russes en Bulgarie a été confiée au chargé d'affaires de Hollande.

Les représentants de la France, de l'Angleterre et de l'Italie ont demandé également leurs passeports.

Leur départ de Sofia est imminent. Ils emprunteront pour leur retour la voie de Bucarest.

Le représentant de la Serbie a dû demander à son tour, ce matin, la remise de ses passeports.
(*Havas.*)

L'appui de l'Italie à la Serbie.

Lugano, 7 octobre. — Le *Secolo* reçoit de Rome la nouvelle que, ce matin, M. Sonnino a eu une longue conférence avec M. Salandra, au sujet des mesures à prendre pour aider la Serbie.
(*Information.*)

La prise de Belgrade.

On confirme que les Austro-Allemands sont entrés à Belgrade après un combat de rues extrêmement acharné.

Chaque maison fut défendue.

Les défenseurs serbes se sont, à la dernière extrémité, repliés sur la citadelle qui aurait été enlevée d'assaut par des contingents autrichiens.

L'ennemi a subi des pertes terribles.

L'armée serbe se replie en bon ordre vers le sud.

On croit que les premiers éléments alliés ne tarderont pas à opérer leur jonction avec elle.

Le Journal, 11 octobre.

De ce que les Allemands semblent avoir facilement franchi la Save et le Danube, il ne faudrait pas conclure qu'ils entreront en Serbie comme dans du beurre. Le passage de la Save et du Danube n'a été si facile que parce que, vraisemblablement, les Serbes n'avaient sur les rives des deux fleuves qui ferment leur frontière au nord que de petits postes d'observation. Obligés qu'ils sont de surveiller les Bulgares au sud, il leur était impossible d'éparpiller leur armée tout le long de la Save et du Danube.

Ils la tiennent concentrée ailleurs, probablement dans l'angle nord-est de leur pays, là, où les Allemands n'auraient qu'un bond à faire, si les Serbes n'y étaient pas en force, pour donner la main aux Bulgares. C'est à l'intérieur de leur pays, presque dépourvu de routes ordinaires et de voies ferrées, que les Serbes attendent l'invasion.

M. G. Hervé. La Guerre sociale, 12 octobre.

Il faut aider les Serbes.

Abandonner froidement l'héroïque nation serbe serait, pour les alliés, un irréparable déshonneur. Compromettre la victoire sur le front français pour entreprendre une expédition hasardeuse constituerait la plus tragique imprudence.

Mais est-il nécessaire de se placer ainsi dans l'absolu ? Devons-nous nous poser ce cas de conscience avec une pareille rigueur ? Quatre nations en plein élan et en pleine force ne trouveraient-elles donc pas le moyen de défendre en même temps leur sol et leur honneur ? L'Allemagne ne peut plus échapper à la défaite que par la porte d'Orient. Allons-nous lui permettre d'y passer et de s'en faire un arc de triomphe ?

Le Figaro, 12 octobre.

Démission de M. Delcassé.

M. René Vivani a donné, au conseil des ministres, réuni hier matin à l'Elysée, lecture d'une lettre de M. Delcassé annonçant qu'il donnait sa démission de ministre des affaires étrangères.

Cette démission a été acceptée et le conseil a aussitôt confié à M. René Vivani, qui, depuis quelques jours, assurait l'interim du ministère des affaires étrangères, la succession de M. Delcassé.

Le Journal, 14 octobre.

Une interview sensationelle.

Chez L'Empereur.

Je me suis dit: «Qu'est-ce qu'il peut bien penser de tout cela?»

Il . . . qui?

— Lui, parbleu!

— Lui, qui?

L'Empereur. Je ne parle pas de celui qui gouverne les Boches ni du vieux François-Joseph. Il s'agit de l'empereur Napoléon Ier lui-même.

Quant à vous dire en quel endroit du paradis il se tient et comment on y accède, cela m'est absolument interdit par la censure, comme pouvant nuire aux opérations.

Il vous suffit de savoir que je trouvai Napoléon le Grand en conversation très animée avec Alexandre, Annibal et Jules César. Ils se querellaient au sujet de la guerre. Alexandre parlait de la question des Balkans. Annibal s'intéressait particulièrement à notre lutte sur le front occidental et il disait le plus grand bien de la tactique de notre généralissime, se rappelant qu'il avait jadis été battu à plates coutures par un certain Fabius Cunctator, qui n'avait triomphé de lui que par la patience et la temporisation.

Jules César étudiait surtout la campagne italienne et déclarait que si nos alliés avaient attendu quelque temps avant de marcher sur l'Isonzo, il avait hésité bien davantage quand il s'était agi de franchir le Rubicon.

J'arrachai respectueusement l'Empereur à cette palpitante conversation. «Je suis», me déclara l'Empereur, «au courant des moindres détails de la guerre actuelle. Nous recevons ici les communiqués de tous les belligérants. J'ai tant rédigé jadis de documents de cette nature que je sais les traduire et les comprendre. Il faut surtout y lire ce qui ne s'y trouve pas.»

«Au surplus, vous devinez si je connais tous les endroits où l'on s'est battu et où l'on se bat: la Marne, Champaubert, Montmirail, l'Aisne, Berry-au-Bac, Vailly, la ferme d'Hurtebise. Et Laon! Et Reims! Seulement, je me défendais seul contre tous! Ah! si j'avais eu l'Angleterre et la Russie avec moi, les Prussiens et les Autrichiens n'auraient pas fait long feu!»

Je demandai à l'Empereur ce qu'il pensait de l'action diplomatique dans les Balkans. Il se mit à rire, mais à rire comme je n'avais jamais vu rire quelqu'un. Je compris tout de suite que cet homme de guerre ne croyait pas à la politique. Il ajouta que la clef de notre grande guerre était tout simplement sur notre front, qu'il avait pour principe en son temps de ne pas éparpiller ses forces.

«Et puis, vous savez», continua-t-il vivement, «pour obtenir la victoire, il faut de l'ordre, de l'organisation et de la méthode. Ah! l'administration! . . . »

«A propos», m'interrogea-t-il brusquement, «est-ce toujours Fouché qui s'occupe de la censure? Il m'a semblé connaître son genre de travail. Défiez-vous de cet animal-là. Il m'a joliment roulé en 1815.»

Je dissuadai Sa Majesté, en lui rappelant que Fouché était mort et en faisant le plus grand éloge de notre censure moderne, injustement attaquée et odieusement calomniée.

«Sauf qu'on ne peut», lui dis-je, «parler ni des opérations militaires, ni de la diplomatie, ni des ministres, ni des sous-secrétaires d'État, ni de la politique intérieure, on jouit, en somme, dans ce pays, de toutes les libertés . . .»

Alors l'Empereur, fixant sur moi un de ces regards dont Portalis disait «qu'ils traversaient la tête de ses interlocuteurs», me signifia qu'il n'aimait pas la plaisanterie et que l'entretien avait assez duré . . .

— J'étais pourtant bien sincère!

Henry Cheron. Le Journal, 16 octobre.

La Prusse appelle les jeunes gens de dix-sept ans.

Amsterdam, 15 octobre. — On lit dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*:

«Les jeunes Prussiens ayant eu dix-sept ans le mois dernier ont reçu l'ordre de se présenter pour servir dans le landsturm.»

(*Havas.*)

La trahison de la Bulgarie.

Un manifeste du tsar au peuple russe.

Petrograd, 19 octobre. — Nous faisons savoir à tous nos fidèles sujets la trahison de la Bulgarie à la cause slave. Préparée avec perfidie depuis le commencement de la guerre, elle s'est accomplie bien que paraissant impossible.

Les troupes bulgares ont attaqué notre fidèle alliée, la Serbie, ensanglantée par la lutte contre un ennemi plus fort.

La Russie et les grandes puissances, nos alliées, ont cherché à détourner le gouvernement de Ferdinand de Cobourg de ce pas fatal. La réalisation des anciennes aspirations du peuple bulgare, l'annexion de la Macédoine étaient assurées à la Bulgarie par une voie conforme aux intérêts du slavisme. Mais les calculs secrets inspirés par les Allemands et la haine fratricide des Serbes ont triomphé.

La Bulgarie, notre coreligionnaire, depuis peu affranchie de l'esclavage turc par le fraternel amour et le sang du peuple russe, s'est rangée ouvertement du côté des ennemis de la foi chrétienne, du slavisme et de la Russie. Le peuple russe voit avec douleur la trahison de la Bulgarie, si rapprochée de lui jusqu'en ces derniers jours, et, le cœur saignant, tire son épée contre elle, en remettant le sort des traîtres à la cause slave à la juste punition de Dieu.

Le Matin, 21 octobre.

Ne comptons pas trop sur l'usure de l'Allemagne!

Préparons les armes de la victoire!

Depuis le début des hostilités, on accueille avec une excessive complaisance les informations tendant à faire croire à l'épuisement de l'Allemagne.

En août 1914, déjà, on nous montrait Berlin près de manquer de vivres; pendant tout l'hiver, on nous a fait voir la famine imminente en Allemagne; la

disette de pétrole, de cuivre, de coton, tout autant que celle de blé, semblait devoir contraindre nos ennemis à la paix; et, quatre mois après l'ouverture des hostilités, on affirmait sérieusement que nos ennemis poussaient au feu des armées composées de collégiens et de vieillards.

C'est rendre un bien mauvais service à l'opinion française que de la berner avec de pareils mensonges. Dans mainte manifestation oratoire plus ou moins bien inspirée, nous retrouvons cette même idée, qu'il suffit de «tenir» pour triompher, — comme si nous n'avions qu'à laisser faire, et à assister, l'arme au pied, à l'agonie du peuple formidable qui rêvait de conquérir l'univers.

L'Allemagne est-elle condamnée à un effondrement final ? Je le crois. Mais c'est à nous de le déterminer, de le provoquer par une action énergique. Et nous devons connaître l'étendue et la difficulté de cette œuvre.

En fait, nos ennemis nous opposent une organisation formidable qu'il faut admirer sans réserve.

Voyons un peu à quoi se réduit, aujourd'hui, la gêne que leur a causée le blocus sévère des flottes alliées.

L'Allemagne manque-t-elle d'acier et de charbon ? Non, sans doute: elle est au contraire la première productrice au monde, et elle n'a cessé de développer le rendement de ses mines de Westphalie et de Silésie, en même temps qu'elle se mettait à exploiter les charbonnages belges et nos gisements de minerai de Briey.

On a beaucoup compté sur les effets de la disette de cuivre. Il faut en rabattre. — On a utilisé des réserves accumulées avant la guerre. L'on n'a hésité ni a réquisitionner batteries de cuisine, boutons de portes, poignées etc.

L'Allemagne qui dépassait de beaucoup toutes les nations du monde dans les industries chimiques et pharmaceutiques, n'a pas eu de peine à suppléer aux matières premières qui lui ont manqué. Ainsi, privée de nitrate, elle a industrialisé des procédés de laboratoire pour fixer directement l'azote de l'air.

Elle a dû retrouver en Galicie les puits de pétrole dont la production lui a momentanément fait défaut.

Retomberons-nous dans l'illusion de croire à la famine imminente chez nos ennemis ? Ils manquent de blé, de viande, de graisses alimentaires. Ils ont pu traverser les difficultés de la première année. Les voici de nouveau en possession de quantités de blé qui ont permis d'augmenter la ration individuelle de pain. Chassons d'ailleurs de notre esprit, comme un rêve insensé, l'idée que l'on peut affamer un groupe de nations de 115 millions d'habitants disposant d'un ample territoire.

Reste la question des finances et celle des hommes.

Les dépenses imposées à l'Allemagne par la guerre sont certes effroyablement lourdes; mais — l'Allemagne, avec ses frontières fermes, vit sur elle-même; elle ne s'épuise pas.

Mais les hommes ? Assurément, voilà la question vraiment redoutable pour nos ennemis. C'est par le manque d'hommes qu'ils doivent finir. Continuons à

les tenir en respect partout; obligeons-les à un effort incessant, et la grande meule sur laquelle s'usent les forces de l'Allemagne finira par avoir raison d'elle.

Mais ce raisonnement, à peu près sûr au début de la guerre, ne l'est plus tout à fait aujourd'hui. La grande poussée vers Constantinople n'a d'autre but que de remédier à la seule cause certaine de dépérissement qui menace nos ennemis. Ce qu'ils vont chercher en Orient, ce sont des hommes. S'ils réussissent, adieu l'espoir de les réduire dans un délai relativement court. La guerre ne finira plus que par les procédés purement militaires. Pour chasser les armées ennemies de notre sol, rien ne vaut le coup de bélier formidable qui brisera leur lignes.

N'ayons qu'une pensée, la victoire; et, pour la rendre complète et rapide, redoublons d'efforts, travaillons et fabriquons!

Charles Humbert. Le Journal, 24 octobre.

Un émouvant ordre du jour du roi Pierre à son peuple.

Je sais que tous les Serbes sont prêts à mourir pour leur patrie; la vieillesse m'a arraché l'épée de ma main. Moi qui suis votre roi, je n'ai plus la force de me mettre à la tête de mon armée pour la conduire dans cette guerre qui nous a été imposée. Je suis un faible vieillard qui ne peut que vous bénir, vous soldats serbes, vous femmes et enfants serbes. Je vous ai fait une fois le serment que si nous devions être vaincus dans cette nouvelle guerre, je ne survivrais pas à la défaite. Je mourrais en même temps que la patrie serait écrasée. (Havas.)

Le Matin, 26 octobre.

Uskub fut défendu jusqu'à la mort.

La prise d'Uskub, annoncée par le quartier général bulgare, fut accompagnée, selon le communiqué, de combats dans les rues plus meurtriers encore que ceux de Belgrade.

Les Serbes défendaient chaque pouce de terrain avec une fureur héroïque sans pareil.

Le Matin, 28 octobre.

Les Allemands annoncent leur jonction avec les Bulgares.

Le général Gallwitz dit que la communication avec l'armée bulgare est maintenant fermement établie. Le territoire par lequel elle a lieu est complètement évacué par les Serbes.

Après plusieurs escarmouches dans cette région, la situation est devenue telle que les Serbes ne peuvent plus entraver les communications.

Une grande fête de fraternisation a eu lieu dans la forteresse serbe de Kladowa, entre officiers bulgares, autrichiens et allemands.

Le Matin, 30 octobre.

La prise de Kniajevatz.

Pour la première fois depuis son entrée en campagne, la première armée bulgare, opérant sur le Timok, a un succès à enregistrer. Elle a occupé sur ce fleuve, après Negotin à son extrême droite, Zaietchar et Kniajevatz à son centre. La distance qui sépare les deux points est de quarante kilomètres.

Le Journal, 1 novembre.

Prise de Pirot par les Bulgares.

La légation de Serbie nous fait tenir le communiqué suivant exposant la situation au 28 octobre: De forts combats se poursuivent sur le front de la Morava du sud, tandis que l'armée du Timok prend des positions nouvelles en arrière. L'armée qui défendait Pirot a dû replier ses ailes en arrière de cette ville. Après de fortes attaques exécutées par de nombreuses colonnes, l'ennemi a réussi à s'emparer du défilé de Katchanik.

Le Journal, 1 novembre.

La situation militaire.

Le Monténégro est menacé; on répand le bruit que trois corps d'armée autrichiens sont concentrés en Bosnie pour l'envahir. Que ces histoires soient vraies ou fausses, il n' en résulte pas moins que le Monténégro est fortement menacé; et l'Italie doit tout de suite venir à son secours; en même temps, elle prêtera son concours aux armées qui s'opposent à la marche des Autrichiens vers l'Adriatique.

La situation de l'armée serbe s'aggrave; elle est cependant loin d'être désespérée. Cette armée s'est retirée dans la zone montagneuse qui s'étend au sud de la Morava occidentale. L'ennemi n'a fait de réels progrès que dans la vallée de la Moravica; il se serait avancé jusqu'à Ivanjica; un nouveau progrès dans cette direction serait inquiétant, il couperait aux Serbes leur ligne de retraite vers le sandjak de Novi-Bazar et le Monténégro. C'est une des raisons pour lesquelles nous voudrions voir des corps d'armée italiens arriver dans ce pays.

Le Temps, 11 novembre.

La crise économique en Allemagne.

La pression financière et la disette de vivres seront bientôt critiques.

Un financier américain bien connu, revenant d'Allemagne, où il a étudié la situation économique de l'empire, pendant plusieurs mois, me disait aujourd'hui:

«L'Allemagne a, cette année, 60% seulement de ses récoltes normales. Le fait n'est pas connu dans les grandes villes. Etant donné que l'Allemagne produit 85% de sa consommation annuelle, aucune disette ne risque de se produire.

La tension est très inquiétante dans ce pays, qui sera bientôt à bout. Ce n'est plus qu'une question de temps.

L'Allemagne peut passer cet hiver, mais il lui sera impossible de passer le prochain.

Les embarras financiers deviendront bientôt aigus. Ils seront précipités par la disette des vivres.»

Scènes tumultueuses à Hanovre.

A la suite de la fixation d'un prix maximum pour les pommes de terre, à Hanovre et dans l'Allemagne occidentale, les producteurs refusent de vendre leurs produits.

Mercredi dernier, dans une réunion tenue à Hanovre, les orateurs entendus ont déclaré que jamais la situation ne fut aussi critique.

Des scènes tumultueuses ont lieu dans tous les marchés.

Le Matin, 14 novembre.

En Bulgarie.

Sofia célèbre la prise de Nich.

L'Echo de la Bulgarie du 7 novembre, arrivé aujourd'hui à Salonique, publie un décret ordonnant une cérémonie religieuse, qui sera célébrée à la cathédrale Saint-Cyrille-et-Méthode à l'occasion de la prise de Nich. Une manifestation a eu lieu au cours de laquelle la foule a chanté l'hymne nationale et un chant populaire, 'les Alliés sont des brigands.'

Au balcon du palais, le roi félon Ferdinand, ayant à son côté le général Savov, a prononcé une allocution patriotique.

Le journal publie un article haineux contre la Serbie qui montre bien l'irritation causée par les grandes pertes subies par les Bulgares.

Le Matin, 15 novembre.

La réouverture de l'Université de Varsovie.

Berne, 14 novembre. — Demain lundi aura lieu la réouverture solennelle de l'université de Varsovie. La chancelier de Bethmann-Hollweg doit y assister. La *Nouvelle Presse Libre*, de Vienne, dit que tout l'enseignement sera fait en langue polonaise, mais on a nommé, en dehors des professeurs d'origine polonaise, des professeurs d'origine autrichienne et allemande.

Le même jour, on ouvrira aussi à Varsovie une école polytechnique.

Le Matin, 16 novembre.

Novi-Bazar serait aux mains de l'ennemi.

Une dépêche de Vienne annonce que les Austro-Allemands auraient occupé Novi-Bazar.

Le Kaiser à Vienne.

Genève, 29 novembre. — L'empereur Guillaume est arrivé à Vienne ce matin, à onze heures, afin de rendre visite à l'empereur François-Joseph.

Il a été reçu à la gare par l'archiduc-héritier Charles-François-Joseph et les archiducs François-Salvator et Charles-Etienne.

L'empereur s'est rendu au château de Schœnbrunn, où il sera l'hôte de François-Joseph.

La rencontre des deux empereurs, qui ne s'étaient pas vus depuis le début de la guerre, a revêtu un caractère extrêmement cordial.

Le Matin, 1 décembre.

L'évacuation de Monastir par les Serbes.

Athènes, 3 décembre. — On mande de Florina que le préfet, avant de quitter Monastir, a adressé à la population une proclamation pour l'inviter au calme et lui recommander de respecter la vie et les biens d'autrui.

Les Serbes se sont retirés dans la région de Resna.

(*Havas.*)

Le mirage des Indes pour l'Allemagne.

Selon des nouvelles de source indirecte provenant de Constantinople, les Allemands portent actuellement tous leurs efforts sur l'organisation d'une grande armée turco-allemande destinée à opérer aux Indes.

Le plan allemand prévoit la formation d'une armée composée de 400.000 Turcs et de cent mille Allemands, commandée par von der Goltz et munie

d'une artillerie considérable. Cette armée aura des cadres exclusivement allemands.

De nombreux officiers allemands sont arrivés à Constantinople pour préparer cette expédition qui aura lieu au printemps, mais qui serait précédée d'une forte avantgarde turque qui marche déjà sur Bagdad. Le quartier général allemand a abandonné toute idée d'expédition en Egypte pour concentrer tous ses efforts sur l'Asie. L'armée bulgare serait chargée de surveiller les lignes de communication dans les Balkans pour assurer le ravitaillement des Allemands en Asie.

Le Matin, 10 décembre.

Eux et nous.

Si l'on examine attentivement les déclarations et les confidences des personnalités appartenant à des pays neutres ayant séjourné ces temps derniers en Allemagne et ayant pu se rendre compte des sentiments dominants dans les différents milieux, on trouve qu'elles s'accordent assez pour reconnaître que depuis quatre mois l'atmosphère générale s'est sensiblement modifiée dans l'empire. L'insolente confiance du début a disparu, mais on n'en est pas encore à désespérer. Dans le peuple, il y a une sorte d'hébétement devant le fait, inconcevable pour lui, que toutes les victoires annoncées à grand fracas n'ont pas assuré la paix que Berlin eût voulu dicter. Chez les éléments intellectuels et bourgeois, c'est la crainte des lendemains de la guerre qui domine, l'angoisse des conséquences à longue distance de toutes les haines que la politique impériale a éveillées dans le monde, et c'est là surtout que s'amassent des

rancunes et des ressentiments, parce qu'on y éprouve plus d'amertume de la faillite certaine des formules sur lesquelles s'est développée la vie de l'Allemagne moderne. Enfin, dans les milieux politiques et financiers, la déception est vive en constatant que les entreprises des armées impériales, à l'est et à l'ouest, n'ébranlent en rien la ferme résolution des alliés de poursuivre la guerre jusqu'au bout. On s'y accroche à l'espoir que l'Allemagne pourra déterminer la paix avant d'avoir touché le fond des ses ressources et de ses réserves. L'idée est qu'on pourra spéculer sur la lassitude des peuples aux prises et traîter pendant que les troupes impériales détiendront encore des gages importants, de telle manière que les Germains se tireront honorablement de la sanglante aventure et qu'il y aura dans l'Europe de demain une Allemagne pouvant aisément se refaire politiquement et économiquement par un travail soutenu.

C'est cette dernière illusion qu'il s'agit de ruiner et d'enlever aux hommes auxquels incombe toute la responsabilité de la guerre qu'ils ont imposé au monde civilisé. Nous attendons moins l'effondrement de l'Austro-Allemagne de l'épuisement de ses ressources et de ses réserves que de la valeur morale, économique et militaire de notre propre effort. Quand ils l'auront compris de l'autre côté du Rhin, ils sauront qu'en fait de victoires il n'y a que la dernière qui compte, et que celle-là, ils ne l'arracheront pas à la douleur de notre deuil ou à la faiblesse de notre pitié.

Le Temps, 27 décembre.

Druck der L. C. Wittich'schen Hofbuchdruckerei in Darmstadt.

L. C. WITTICH, DARMSTADT.